

Converser avec soi, au contact des autres web social et modernité réflexive.

« Peu à peu, nous avons abouti à une conclusion : la vraie culture ne peut exister sans une certaine teneur ludique, car la culture suppose une certaine modération et une certaine maîtrise de soi, une certaine aptitude à ne pas voir la perfection dans ses propres tendances, mais à se considérer toutefois comme enfermé dans certaines limites librement consenties. La culture sera toujours, en un sens, jouée, du fait d'un accord mutuel suivant des règles données. »

*Johan Huizinga*³⁰²

À en croire le film *The Social Network*³⁰³ qui met en scène la création du géant des réseaux sociaux, *Facebook* serait né d'une intuition de son créateur Mark Zuckerberg, alors étudiant à Harvard, observant qu' « à l'université, tout le monde veut savoir qui sort avec qui, et qui fait quoi. ». Mais avant même de penser à développer les sociabilités des étudiants de son université, le créateur de *Facebook* avait lancé une application potache, *Facemash*, n'ayant pas d'autre ambition que de proposer sur le réseau internet d'Harvard un classement des étudiantes basé sur un trombinoscope piraté. À partir de ce dernier, des séries de « matchs » confrontant deux portraits de jeunes filles étaient aléatoirement mises en concurrence et soumises aux votes. De cette application évoquant les sélections par le physique faites sur les sites de rencontre (publicité, *matching*) à ce postulat de base de Mark Zuckerberg (pour fictif qu'il soit), les origines du plus important des réseaux sociaux informatisés actuels semblent ancrées dans l'exploitation savante des curiosités et du conformisme des internautes : « tout le monde » veut savoir « quelle est la plus jolie / qui fait quoi / qui sort avec qui. », et « tout le monde » veut pouvoir en parler en donnant son avis.

³⁰² HUIZINGA, Johan, *Homo ludens. Essai sur la fonction sociale du jeu*, Paris : Éditions Gallimard, 1951, 289

p.

³⁰³ FINCHER, David, *The Social Network*, 2010.

Proposer aux étudiants américains (dans un premier temps) de développer en ligne leurs sociabilités amicales et amoureuses au moment même où ils travaillent à leur socialisation (quitter la sphère familiale d'origine, acquérir les compétences et les attitudes qui leur permettront de trouver un emploi, se préparer à intégrer un nouveau milieu) s'est en tout cas révélé être un pari gagnant. Tout s'est passé comme si le fait de devoir construire leur vie future engageait fortement les étudiants à employer ce réseau social pour réfléchir (sans en avoir l'air) à ce qu'ils sont et souhaitent être en l'éprouvant dans les cercles de leurs sociabilités.

Il est vrai que les applications du web social, en offrant la possibilité aux internautes de produire et de partager des contenus culturels autant qu'ils en consomment, constituent de puissants outils de production identitaire. De la même façon que les sites de rencontres permettent de questionner celui que l'on est autant que celui que l'on souhaite être, les dispositifs du web social peuvent permettre à leurs utilisateurs de converser avec eux-mêmes en conversant avec les autres (voir section 3.1.1). Mais les réseaux sociaux comme les blogs ne sont pas tous mobilisés par leurs propriétaires dans une perspective de changement identitaire. Les conversations avec soi-même et les autres proposées par le web social interviennent dans un contexte beaucoup plus large que des relations de séduction ou des productions de contenus ayant explicitement pour objet un changement de vie ou un projet de réforme de soi.

En effet, sur le web social, il s'agit le plus souvent de partager ses passions, ses centres d'intérêts et donc bel et bien d'affirmer celui que l'on est dans le cercle de ses contemporains. La portée de cette affirmation individualiste n'est cependant pas de nature à figer et à conforter l'endossement des rôles sociaux par les individus (par exemple dans le choix d'une carrière sur un réseau social tel que *linkedin*), puisqu'elle se produit et se reproduit en série, dans des sociétés appelant autant à l'autonomie qu'aux engagements collectifs. Entre retraits et engagements, affirmation de soi et réflexivité, ce que proposent finalement les technologies numériques tient dans une révision constante des pratiques par les individus eux-mêmes, placés sous le regard des autres (voir sections 3.1.2 et 3.1.3).

Ce rapport à soi ouvert, expérimental et non figé, notablement déterminé par les sociabilités susceptibles d'être nouées par les individus, conduit, en matière culturelle, au développement marqué de l'éclectisme des pratiques culturelles. En effet, les applications liées au web social, en permettant aux individus d'activer continûment leurs réseaux de liens faibles (avec des connaissances) ou forts (avec des proches), offrent des marges de manœuvre leur permettant de prendre de la distance avec ce qu'ils sont dans l'espace de leurs socialisations (voir section 3.1.4). Ainsi, en explorant les usages que font les étudiants des technologies numériques pour accéder à la culture et en partager les expériences, l'étude menée à l'Université d'Avignon sur « les pratiques cinématographiques des étudiants à l'ère du numérique » propose une première approche des façons dont peut intervenir ce recul interprétatif dans l'échange avec autrui (3.1.5 et 3.1.6).

3.1.1 Web social et intimité en réseau

Le développement des interfaces web autorisant la participation des utilisateurs, la diffusion et le partage de leurs contenus, favorise-t-il l'essor de formes de réflexivité telles que celles observées dans le chapitre précédent à propos des sites de rencontre et des écritures intimes qui s'y déploient ? La question qui se pose ici est de plusieurs ordres : les dispositifs numériques étudiés sur les sites de rencontre expliquent-ils à eux seuls cette réflexivité ou d'autres dispositifs sociotechniques rattachés au web 2.0 peuvent-ils produire des effets analogues ou voisins ? Par ailleurs, la nature des liens tissés – ou à tout le moins recherchés – sur les sites de rencontre explique-t-elle à elle seule l'adoption de postures réflexives de la part des internautes ou d'autres formes de sociabilités peuvent-elles produire les mêmes effets ? Si, dans le contexte de production de soi particulier aux sites de rencontre, l'écriture est mobilisée afin de délivrer des discours d'intériorité et des réflexions sur la vie et les pratiques des individus – en somme des énoncés qui s'attachent aux définitions identitaires de ces derniers –, qu'en est-il dans des contextes qui excèdent le cadre de ces écritures intimes ? Les attitudes de retour sur soi observées lorsqu'il s'agit de séduire autrui au moyen d'énoncés produits et échangés numériquement peuvent-elles également être notées dans des contextes de médiation plus ordinaires, mobilisant des

réseaux de relations plus distantes ? Les aspects performatifs des relations médiatées visant à faire advenir un « soi » séduisant expliquent-ils à eux seuls le développement des attitudes réflexives étudiées dans le contexte des sites de rencontre ?

L'intensification du rapport à soi (qui a été analysé dans le contexte particulier de la recherche d'un partenaire amoureux) a déjà été relevée dans des contextes plus généraux d'usages, notamment par des chercheurs tels que Dominique Cardon et Hélène Delaunay-Téterel. Dans leur essai de typologie des blogs par leurs publics³⁰⁴, ces auteurs ont ainsi analysé ces journaux personnels sur le web – au-delà de la question de « l'exacerbation de la sensibilité à soi » –, dans leurs dimensions relationnelles. En étudiant les façons dont les blogueurs tissent des liens avec autrui au moyen d'énoncés (les articles publiés mais aussi et surtout les commentaires), Dominique Cardon et Hélène Delaunay-Téterel ont cherché à saisir les logiques de production identitaire telles qu'elles s'expriment dans quatre modes d'énonciation différents sur les plateformes de blog, entre « partage d'intimité entre anonymes », « conversation entre proches », « coordination communautaire » et « échange public d'opinions »³⁰⁵.

Les blogs se rattachant à la première catégorie d'énonciation rassemblent notamment des publics cherchant à mener un projet de réforme de leur vie personnelle (qu'il s'agisse du récit journalier d'une quête sentimentale, d'une lutte contre la maladie, d'une remise en forme ou d'un projet personnel ou professionnel). À ce titre, ils témoignent, à l'instar des échanges analysés sur les sites de rencontre, de processus de production de soi au moyen de médiations écrites. Ces journaux en ligne visent autant à soutenir le changement personnel souhaité par le blogueur, grâce aux commentaires encourageants de ses lecteurs, qu'à l'édification d'autrui. Pourtant, bien que ces écritures intimes ne soient pas produites dans le cadre des relations pair à pair (comme c'est principalement le cas dans les sites de rencontre) mais par la constitution de réseaux plus vastes, il n'y a pas de raisons de penser que ces blogs relèvent davantage de la mise en scène de soi que de l'authentique recherche du « qui être » étudiée plus avant.

³⁰⁴ CARDON, Dominique, DELAUNAY-TETEREL, Hélène, « La production de soi comme technique relationnelle », in *Réseaux* 4/2006 (n° 138), p 15-71.

³⁰⁵ *Ibid.*, p. 66.

En effet, pour un individu, le fait de publier dans l'espace public des écrits réputés relever de sa sphère privée ne constitue un paradoxe qu'en apparence. Deux pistes ont, entre autres, été suivies pour étudier cette question et résoudre l'aporie d'un intime médiatisé sur le réseau. Dans la première, empruntée par exemple par Oriane Deseilligny dans son étude sur les journaux intimes en ligne et les blogs, on réinsère ces écrits intimes dans leurs filiations avec des formes épistolaires et littéraires plus anciennes. Il est donc question d'étudier les métamorphoses de l'écriture intime et les façons dont les chassés croisés entre lettre et journal intime sont renégociés au moyen d'une édition sur le web. Si hybridations il y a (entre lettre et journal intime, entre écrits intimes et publics), elles répondent à des logiques de transformation intégrant des dynamiques anciennes :

« La labilité des textes de réseaux ne doit en effet pas occulter, dans l'analyse scientifique, les processus diachroniques profonds qui les sous-tendent. Les métamorphoses de la textualité numérique s'inscrivent ainsi dans l'histoire plus longue des écritures ordinaires, mettent en lumière d'une part un perpétuel débordement des genres de discours par les scripteurs, et d'autre part la nature ouverte du processus »³⁰⁶.

À ce titre, les formes de réflexivité littéraires analysées par Jean-Marc Leveratto et Mary Leontsini³⁰⁷ ainsi que celles déployées par certains utilisateurs des sites de rencontre relèvent pour partie, cela a été dit dans le chapitre précédent (voir sections 2.2.4 et 2.2.5), de ces logiques d'hybridation. Réactualisant les genres de discours convoqués dans les formes romanesques ou de correspondances romantiques, les échanges qui se nouent à partir de sites de rencontre peuvent également emprunter aux discours poétiques, journalistiques, etc. selon le type de canal emprunté (tchat, courriel, web). Les modalités de retours sur soi opérés par les usagers des sites de rencontre ne se produisent pas dans le cadre d'un mode d'énonciation unique et se trouvent, de ce fait, démultipliées et complexifiées.

De la même manière sur les blogs, les registres de discours ne sont pas fixés une fois pour toutes et peuvent varier considérablement d'un post à l'autre ou selon la nature d'un

³⁰⁶ DESEILLIGNY, Oriane, « Du journal intime au blog : quelles métamorphoses du texte ? », in *Communication et Langages*, 2008, n°155, p 45-62.

³⁰⁷ LEVERATTO, Jean-Marc, LEONTSINI, Mary, *op. cit.*.

commentaire. La circulation des écrits, l'aspect collaboratif de leur production ne contredit pas l'expression identitaire des bloggeurs et vient au contraire la conformer. En effet, cette dimension relationnelle est, pour Dominique Cardon et Hélène T eterel, précisément constitutive de la tenue et de la poursuite de l'activité d'un blog :

« L'organisation sous forme calendaire des « posts » constitue la première caractéristique de toutes les interfaces de blog. Mais, de façon tout aussi importante, une autre dimension essentielle de cette technologie est la possibilité de commenter les *posts* et de lister les liens vers les blogs pr ef er es dans le *blogroll*. Aussi ne peut-on comprendre la logique de production des *posts* publi es sur un blog sans prêter une égale attention à l'espace d'interaction qu'ils suscitent à travers leurs commentaires. L'interface du blog doit alors être regard e comme un répertoire de contacts permettant aux individus de tisser des liens avec d'autres autour d' nonc es à travers lesquels ils produisent de façon continue et interactive leur identité sociale. »³⁰⁸

De fait, la tenue d'un blog ne saurait être consid er e comme une activité strictement solitaire. Il existe bien sûr des blogs présentant tous les traits de l'écriture intime et réflexive qui ne sont ni lus ni comment es et dont les auteurs poursuivent néanmoins la production. Cependant, la poursuite de l'existence d'un blog requiert le plus souvent la constitution d'un public par son auteur. Ainsi, la réception des autres blogs est une condition essentielle à la production du sien, afin notamment qu'il puisse être publicis e : il faut lire les autres pour être lu ; il faut commenter pour être comment e.

Ces techniques relationnelles qui font que l'on connait son public de lecteurs et de commentateurs – ou tout au moins les premiers cercles actifs de ces derniers – rapprochent l'écriture sur les blogs de l'usage des réseaux sociaux du type *Facebook* ou *Twitter* fond es, à des degrés divers, sur des logiques d'affiliation et d'interconnaissance. Cette connaissance des internautes présents sur le réseau varie bien sûr selon l'orientation du réseau social ou de la plateforme de blogs (tantôt des individus connus dans la vie réelle, tantôt des inconnus utilisant des pseudonymes mais partageant des centres d'intérêts communs) et surtout selon les façons dont ces dispositifs sont mobilis es par

³⁰⁸ CARDON, Dominique, DELAUNAY-TETEREL, Hélène, *op. cit.*, p. 17.

leurs utilisateurs pour créer des liens forts ou faibles³⁰⁹. Ainsi, de la même façon que l'on peut écrire pour soi en écrivant à un autre (voir chapitre 2.2 section 2.2.4), les bloggeurs en viennent régulièrement à écrire pour d'autres en écrivant pour soi. Sur une plateforme de blogs, consigner ses sentiments, ses réflexions ou ses opinions constitue une activité mêlant introspection et anticipation des réactions des lecteurs. Le fait d'être mis en coprésence virtuelle avec ces derniers stimule l'activité d'écriture autant qu'il autorise l'expression de soi.

Ce fait rejoint une autre piste de recherche visant à expliquer ce paradoxe apparent entre écrits intimes et publication sur le réseau. Cette piste consiste à explorer plus spécifiquement les effets de l'écriture sur ordinateur, en considérant précisément que cette relation à l'écran est ce qui favorise l'expression de l'intime. Dans leurs expériences menées sur les pratiques du tchat dans des lieux publics (lieux d'exposition, bibliothèques, universités), Emmanuel Souchier, Yves Jeanneret et Joëlle Le Marec soulignent le fait que la relation des utilisateurs à l'ordinateur est perçue par ces derniers comme exclusive de toute autre présence physique³¹⁰. Temporairement « coupés du monde » du fait de la médiation informatique, les internautes pourraient se livrer plus facilement que d'ordinaire par l'écriture, y compris dans des dispositifs précisément conçus pour l'écriture collective. Le fait d'être absorbé par la manipulation informatique (lecture à l'écran, saisie du texte sur le clavier, maniement de la souris) engagerait un rapport à l'écriture plus intense, ou en tout cas d'une nature autorisant davantage la confession intime, la confrontation solitaire à soi. Cette dimension pourrait, au reste, expliquer le relatif insuccès des dispositifs d'échanges et de rencontres par *webcams* interposées, en dehors des sociabilités amicales et familiales³¹¹. En rompant avec la prédominance de l'écrit, ils introduisent une distanciation des utilisateurs du tchat vis-à-vis de leur correspondant, au lieu de renforcer la relation en

³⁰⁹ Voir à ce propos BOYD, Danah. M., ELLISON, Nicole B, (2007). « Social network sites: Definition, history, and scholarship », in *Journal of Computer-Mediated Communication*, 13(1), article 11. 2007.

³¹⁰ JEANNERET, Yves, LE MAREC, Joëlle, SOUCHIER, Emmanuel, *Lire, écrire, récrire. Objets, signes et pratiques des médias informatisés*, Paris : BPI collection Etudes et recherche, 2003.

³¹¹ Le succès du site web de messagerie instantanée et de webcam *chatroulette*, dont la fréquentation a explosé au début 2010 avec près de 800 000 visiteurs différents chaque jour, ne contredit pas ce point. En effet, s'il met en relation des individus par le biais d'un tchat couplé à une *webcam*, ce site le fait de façon anonyme et aléatoire. Il ne s'agit pas ici d'un site tourné vers la rencontre mais bien plutôt vers la drague. Dominique Pasquier décrit de façon détaillée ces différences entre tchat de drague et de rencontre dans *Cultures lycéennes*.

ajoutant l'image et le son aux échanges. Surtout, en replaçant l'interaction d'échanges dans un schéma de coprésence duale, ces dispositifs privatisent la relation et lui font quitter les formes de sociabilités propres aux réseaux.

Or, en choisissant de publiciser leurs écrits, les internautes ont recours à des modèles d'action qui diffèrent notablement de ceux mis en œuvre dans le cadre de communications privées. Placées sous le regard d'un public, leurs productions prennent en compte les effets de leur diffusion auprès de leurs lecteurs et commentateurs. Cette prise en compte a surtout été étudiée par les sciences de l'information et de la communication et la sociologie de la communication pour expliciter le poids des dispositifs techniques et leurs rapports avec l'intégration par les utilisateurs des normes sociales (civilités, anonymat, maintien de l'image de soi). Ces aspects conventionnels, qui cadrent par exemple les échanges au sein des communautés d'utilisateurs des sites de rencontre (voir chapitre 2.2 sections 2.2.2 à 2.2.4), n'obèrent cependant pas totalement les marges de manœuvre dont disposent les individus connectés pour conformer et donner du sens à leurs actions sur le réseau.

Derrière le caractère familier et quotidien des échanges qui se nouent et s'écrivent sur le web social, il ne faut pas pour autant lire l'expression de routines, d'habitudes et d'actions presque irréfléchies parce que s'inscrivant dans le cours ordinaire de l'existence sociale des individus. Inversement, le recours à l'anonymat permis par les communications numériques ne rime pas nécessairement avec suspension des règles sociales, comme cela a été dit dans le cas des sites de rencontre (voir chapitre 2.1, section 2.1.2). Ces deux figures de la modernité, conformiste ou au contraire anomique, ne permettent pas de rendre compte de la diversité des usages du numérique, y compris face à des offres très standardisées et *a priori* susceptibles d'imposer leurs contraintes aux utilisateurs. Elles s'inscrivent en effet dans des paradigmes théoriques (matérialisme historique et structuralisme notamment) qui en viennent à dépouiller les individus de leurs facultés à interpréter les normes, à y résister ou à en jouer. Ce dépouillement intervient en passant de l'échelle de l'individuel au collectif, dans l'effort conceptuel réalisé pour rendre compte de la dynamique des changements macro sociaux. Parce que la modernité est censée être cousue de fils temporels sensiblement différents de ceux qui font tenir les actions

individuelles et collectives entre elles dans une organisation sociale traditionnelle, il faut rendre compte d'accélération, de ruptures et de changements de rythmes soudains. Les technologies numériques, qui sont à la fois supposées provoquer et symboliser l'entrée des sociétés occidentales dans la (post)modernité, doivent donc révolutionner le rapport aux temps des sociétés occidentales. L'accélération et l'intensification des communications se trouvent au cœur des problématiques de la modernité, cela d'autant plus que le web social démultiplie les possibilités effectives qu'ont les individus de faire usage des technologies numériques. Mais peut-on déduire de ces phénomènes temporels d'accélération et d'intensification des transformations dans la nature des liens sociaux, allant de leur fragilisation à leur dégradation (superficialité des liens, changements de nature, ruptures) ?

3.1.2. Des temps (post)modernes en version numérique ?

En cherchant à définir les origines de la monnaie et son influence sur l'organisation sociale des pays occidentaux, Georg Simmel vient à considérer le rythme de vie comme l'un des principaux déterminants du style de vie métropolitain. Pour l'auteur de la *Philosophie de l'argent*, la modernité est pour partie une affaire de rythme :

« Dans la simplicité ou la complication de la rythmicité, la longueur ou la brièveté des périodes particulières, leur régularité, leurs interruptions ou même dans leur absence, les séries de la vie, individuelles ou sociales, objectives et historiques, trouvent pour ainsi dire leur schéma abstrait. Au sein de l'évolution de la civilisation, dont il est question ici, on rencontre d'abord une série de phénomènes qui se déroulent rythmiquement aux stades primitifs, mais de manière soit continue, soit irrégulière aux stades suivants. »³¹²

Eminemment social, le rythme de vie métropolitain se caractérise par sa complexité, par l'alternance de « temps forts » et de « temps faibles » qu'il propose aux citoyens. *A contrario*, selon Georg Simmel, le style de vie rural est marqué par une alternance rythmique de ces temps bien plus simple et régulière. L'attractivité de la vie urbaine tient

³¹² SIMMEL, Georg, *op.cit.*, p. 625

précisément dans la diversité des propositions temporelles qui sont faites aux habitants (spectacles, animations des rues, etc.). Cette transformation moderne du rythme de vie va de pair avec un processus de différenciation et de distanciation sociale voulant que les cercles les plus proches de l'individu (tels que ceux liés à la famille ou à la communauté religieuse), tendent à s'éloigner tandis que les plus lointains (tels que ceux liés au travail par exemple), tendent à se rapprocher.

Ces deux séries de facteurs – distorsions temporelles et spatiales – contribuent pour Georg Simmel au développement d'un monde « objectif », fait d'actions plus complexes que dans les styles de vie traditionnels : « le nombre et la longueur des séries de moyens constituant le contenu de notre activité évoluent donc proportionnellement à l'intellectualité, ce représentant subjectif de l'organisation objective du monde »³¹³. C'est d'ailleurs cette intellectualité qui conduit à l'effacement des sentiments et à l'émergence d'attitudes blasées ou cyniques (voir chapitre 2.1, section 2.1.4), et qui permet aux individus de s'adapter au rythme de vie métropolitain. En d'autres termes, le citadin sera, moins que les autres, porté à modifier sa conduite par rapport à sa sensibilité et à ses sentiments. Il sera plus capable de s'adapter aux différentes situations auxquelles l'expose le style de vie métropolitain. La modernité constitue donc une nouvelle configuration sociale imprimant sa marque sur la façon dont les individus intériorisent et organisent leurs rapports aux temps sociaux, dans un complexe d'incitations et de contraintes.

Anthony Giddens préfère, quant à lui, recourir à des formes différentes de réflexivité pour exprimer l'écart existant entre les conduites traditionnelles et modernes ainsi que leurs manifestations temporelles. Ce que Georg Simmel dépeint sous les traits exclusifs de l'« intellectualité » – ces capacités qui permettent au psychisme de s'adapter activement au contexte social – se retrouve également dans les styles de vie traditionnels :

« La réflexivité est inhérente à l'action humaine. L'être humain en action reste normalement « en contact » avec ses motivations, lesquelles font partie de cette action. Dans un autre texte, j'appelle cela le « contrôle réflexif de l'action », l'intérêt de cette expression étant de souligner le caractère chronique des processus en jeu. L'action humaine n'intègre pas des chaînes globales d'interactions et de motivations,

³¹³ *Ibid.*, p. 546

mais un contrôle logique – et comme l’a montré Erving Goffman, incessant – du comportement et de ses contextes. Il ne s’agit pas là du sens de la réflexivité particulier de la modernité, mais de son nécessaire fondement. »³¹⁴

Pour l’auteur des *Conséquences de la modernité*, en effet, la « tradition » ne constitue pas une structuration du social fixe : elle doit être renouvelée à chaque instant. Elle doit se perpétuer constamment, se réinventer en permanence(s). Les institutions (telles que la famille) sont ainsi générées et reproduites par l’ensemble des interactions sociales qui les produisent et qu’elles contribuent elles-mêmes à rendre possibles. Dans ce cadre, la réflexivité se limite à la réinterprétation et à la clarification de la tradition (le passé, l’héritage culturel des générations précédentes), plutôt qu’à l’analyse du présent ou à l’anticipation du futur. *A contrario*, la réflexivité, dans les sociétés modernes, consiste en « l’examen et la révision constante des pratiques sociales, à la lumière des informations nouvelles concernant ces pratiques mêmes, ce qui altère ainsi constitutivement leur caractère »³¹⁵.

La réflexivité se présente donc comme une altération des conduites individuelles, qui peut être synonyme de changements autant que de permanences. Dans une société moderne, le questionnement des individus sur le « qui être » peut aussi bien vouloir dire « qui devenir » que « qui rester ». La modernité représente alors, dans cette perspective, une complexification des rapports entre les institutions et les conduites individuelles, les fonctions de reproduction institutionnelles étant travaillées par les anticipations des acteurs sur le sens et le devenir de leurs actions.

Le cas des sites de rencontre et de leurs usages montre de quelles manières les dispositifs numériques peuvent placer leurs utilisateurs dans la situation de réfléchir à leurs pratiques et à la nature des relations qu’ils sont susceptibles d’entretenir avec autrui. La circulation de la parole entre hommes et femmes et le partage d’émotions qui y sont observables travaillent les représentations du genre, du couple et de la famille, et participent au fait de placer ces questions au cœur de débats publics et non plus exclusivement privés.

³¹⁴ GIDDENS, Anthony, *Les conséquences de la modernité*, Paris : L’Harmattan, 1994, p. 43.

³¹⁵ *Ibid.*, p. 45.

Sur un autre mode, l'aspect à la fois quotidien et calendaire des écritures sur les blogs va dans le sens de la réflexivité des actions décrites par Anthony Giddens. En permettant à la fois l'exercice routinier de l'écriture et son réexamen (à travers les commentaires de lecteurs qui ramènent à des textes écrits antérieurement³¹⁶), le blog présente les deux facettes d'une réflexivité entendue à la fois comme un questionnement et une remise en cause de l'action, ainsi qu'un mécanisme social de réassurance. En effet, la réflexivité des acteurs est d'abord tournée vers la reproduction routinière et rassurante d'une série d'actions qu'ils souhaitent exécuter, de façon consciente, avec compétence. La reproduction répétitive et le contrôle de ces actions quotidiennes sont, pour Anthony Giddens, les garants du maintien de la personnalité des individus ; cela d'autant plus que cette répétition et ce contrôle leur donnent les moyens de discourir sur leurs pratiques, de se justifier socialement. Or, c'est bien l'augmentation des capacités des acteurs à examiner et à réviser constamment leurs pratiques à la lumière des informations qu'ils obtiennent sur la portée de celles-ci qui se trouve, selon Anthony Giddens, au cœur de la modernité. Ainsi, en offrant à leurs utilisateurs l'occasion de se confronter à leurs propres discours, à la réception qui en est faite par autrui et à l'image qu'ils présentent d'eux-mêmes à plusieurs jours, semaines, mois ou années d'intervalles, les blogs inscrivent leur action dans ce double mouvement de réflexivité moderne. Ce mouvement permet à ces utilisateurs d'analyser à la fois le sens de leurs pratiques, de les réviser, mais également de saisir la façon dont leurs discours affectent leurs propres conduites et celles de ceux avec qui ils communiquent.

Les textes d'internautes motivant leur décision de mettre fin à un blog illustrent particulièrement ces formes d'échanges réflexifs. En effet, sauf lorsqu'il est abandonné purement et simplement (le plus souvent par manque de lecteurs), il est rare qu'un blog disparaisse sans justification de la part de son auteur. On trouve dans ces textes épitaphes non seulement un bilan sur l'activité du blog, mais également des retours sur le sens que l'activité d'écriture a pris pour le blogueur, sur ce qu'elle a éventuellement changé dans sa

³¹⁶ Les commentaires des internautes peuvent intervenir bien longtemps après la publication d'un article par son auteur. Cette « exhumation » de billet, selon l'expression consacrée, ne produit pas le même effet selon la façon qu'ont les blogueurs de fidéliser leur public. Avec une communauté de lecteurs très active, la probabilité qu'un billet ancien soit à nouveau commenté par l'auteur est faible, ce dernier se concentrant plutôt sur l'animation de son blog.

vie³¹⁷. Mais en plus d'être un marqueur biographique, cette pratique d'écriture est régulièrement décrite dans une relation dynamique avec un public de lecteurs et de commentateurs. On arrête alors parce que cette relation va trop loin (elle est devenue trop envahissante³¹⁸) ou au contraire pas assez (le volume ou la nature des commentaires sont jugés décevants³¹⁹). L'arrêt d'un blog renvoie donc à la délibération de ce que représente la poursuite d'une pratique par rapport à une période passée et en fonction des sociabilités qui encadrent cette pratique. Surtout, cet arrêt s'avère bien souvent être une question de rythme : trop faible et c'est l'arrêt par abandon, trop intense et c'est l'asphyxie. Dans ce dernier cas, la présence de la « foule des lecteurs » est perçue par les bloggeurs comme devenant tyrannique et presque menaçante. Le processus de publicisation de blog reposant, cela a été dit, sur la mobilisation par l'auteur d'un réseau de lecteurs et de commentateurs – en somme d'un public qu'il espère connaître –, tout emballement dans le nombre ou le rythme des commentaires peut s'avérer problématique et remettre en cause le projet portant le blog. Si les écrits qui sont publiés sont réputés s'inscrire dans l'espace public, la définition de ce dernier par l'auteur du blog conditionne la forme de son engagement dans la pratique d'écriture³²⁰. La configuration des relations entretenues par le bloggeur avec ses cercles de lecteurs est déterminante pour la tenue d'un blog et est loin de se limiter à un face à face entre l'auteur et une masse indistincte et virtuelle d'internautes.

Walter Benjamin a, parmi les premiers, fait de la foule une séquelle moderne, propre à faire pression sur l'auteur :

« La foule – rien ne s'est présenté aux écrivains du XIXe siècle investi de plus de missions. Parmi les larges couches sociales qui prenaient l'habitude de la lecture, elle commença à se constituer en public. Elle entreprit de distribuer ses mandats ; comme les donateurs dans les tableaux du Moyen

³¹⁷ Par exemple sur le blog « *A chacun ses goûts* », <http://a-chacun-ses-gouts.blogspot.com/2011/08/arret-du-blog.html> (consulté en août 2011).

³¹⁸ Voir le billet signifiant la fin du blog « *Versac* » <http://www.versac.net/2008/07/fin-de-ce-blog.html> (consulté en mars 2011) déplorant le « bruit » créé par de trop nombreux commentaires.

³¹⁹ Par exemple sur <http://sommerville.midiblogs.com> ou <http://education.blogs.liberation.fr> (consultés en août 2001)

³²⁰ Voir à ce propos PALDACCI, Matthieu, « Le blogueur à l'épreuve de son blog », in *Réseaux* 2006/4, n° 138, p. 73 - 107

Âge, elle exigea de retrouver son visage dans les romans qu'elle lisait. »³²¹

Ce qui sépare une foule anonyme, aux injonctions stressantes, d'un public participatif stimulant la créativité d'un auteur traduit donc les dérives présumées de la modernité, notamment en ce qu'elle perturbe les rythmes de création/réception. Georg Simmel compte parmi les premiers penseurs de la modernité suggérant la possibilité d'une accélération des rythmes sociaux. En effet, au sein du mouvement de complexification des tempos sociaux, Georg Simmel isole les tendances spécifiques d'accélération relevant de l'usage de l'argent. Ce dernier produit en effet, pour l'auteur de *Philosophie de l'argent*, des effets d'accélération du rythme de vie citadin (circulation monétaire, rythmes des échanges commerciaux ou bien encore variations des prix).

Hartmut Rosa, qui s'inscrit dans la filiation de l'École critique de Francfort, reprend l'idée simmelienne d'accélération et la généralise à l'ensemble des dynamiques sociales dans son ouvrage « *Accélération. Une critique sociale du temps.* »³²². Il en fait ainsi à la fois un symptôme et le moteur d'une modernité « avancée », succédant à une modernité « classique ». Cette accélération, définie comme relevant à la fois « d'une augmentation des vitesses d'action cumulées et d'une transformation de la perception du temps de la vie quotidienne », constitue en quelque sorte une forme d'emballement généralisé de la modernité « classique ». Les institutions traditionnellement chargées de freiner les rythmes sociaux (la famille et le travail) perdent alors de leur consistance. Les technologies numériques, dans ce cadre, agissent non pas comme un facteur déterminant, mais plutôt comme un catalyseur d'attitudes et d'idéologies dérégulatrices.

Reprenant les constats portés par Walter Benjamin sur la modernité, Hartmut Rosa diagnostique paradoxalement une multiplication du nombre d'actions et d'épisodes vécus dans la vie quotidienne par les individus, et une perte progressive d'expérience du fait d'une difficulté croissante à donner un sens profond à ces enchaînements d'actions. Pour Walter Benjamin en effet, l'expérience, dans la modernité, signe désormais la capacité de

³²¹ BENJAMIN, Walter, *Baudelaire. Un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, Éditions Payot et Rivages, 2002, p. 164.

³²² ROSA, Hartmut, *Accélération. Une critique sociale du temps*, Paris : La Découverte, 2010.

l'homme de vivre dans l'instant, sous la pression de l'urbanisation et de la rationalisation. Reprenant une conception freudienne de la conscience faisant office de filtre, de protection de l'intellect contre les événements extérieurs, l'expérience moderne constitue pour Walter Benjamin une succession de chocs, de stimulations, qui se sédimentent « comme un précipité, dans l'expérience normalisée et dénaturée des masses soumises à la civilisation »³²³. Ces chocs interdisent la contemplation et l'expérience authentique, cosmique, reliant l'homme à la nature réelle et non pas uniquement aux événements :

« À mesure que l'élément de choc se fait davantage sentir dans les impressions singulières, il faut que la conscience se défende de façon plus continue contre l'excitation ; mieux elle y réussit et moins les impressions particulières pénètrent dans l'expérience, mais plus important aussi devient, par là même, le rôle de l'expérience vécue. »³²⁴

L'emballement de la modernité, l'entrée des sociétés occidentales dans un état de « modernité avancée », aboutit pour Hartmut Rosa à une déstructuration de la vie quotidienne. La multiplication des actions et des options ne permet plus leur association dans des contextes spatiaux, temporels et sociaux spécifiques et n'autorise plus réellement la constitution de souvenirs et d'expérience :

« L'autodétermination de la vie individuelle et/ou collective présuppose que l'espace d'options reste stable pendant une certaine durée (des décisions motivées deviennent impossibles si leur mise en œuvre, leur coût ou leurs conséquences ne sont pas prévisibles avec un minimum de stabilité temporelle), que les conditions de l'action soient suffisamment stables pour que les processus de transformation puissent encore être compris et relativement contrôlés, et enfin qu'il y ait assez de temps disponible pour organiser effectivement la vie et la société. »³²⁵

Ces effets d'accélération se combinent, notamment du fait du développement des transports et des technologies numériques, à des dynamiques de fluidification sociale. L'augmentation de la vitesse des déplacements et des communications vient, en effet,

³²³ BENJAMIN, Walter, *op. cit.*, p. 151.

³²⁴ *Ibid.*, p. 160.

³²⁵ ROSA, Hartmut, *op. cit.*, p. 358.

compliquer les formes de mobilité géographique. Pour Vincent Kaufmann³²⁶, on aurait tort de croire que les progrès technologiques conduisent à une simple amplification des formes de mobilité géographique connues antérieurement. Ainsi, les déplacements quotidiens succèdent aux déménagements : les mobilités sont devenues réversibles et les individus optent plutôt pour des déplacements quotidiens pendulaires entre domicile et travail plutôt que pour la solution radicale consistant à déménager. Ils préservent ainsi l'ensemble de leurs réseaux sociaux et se soustraient à tout un travail identitaire de repositionnement et de reconstruction des liens. Par ailleurs, lorsqu'il y a déménagement, les technologies de l'information et de la communication ainsi qu'une offre accrue de transports rapides et économiques permettent d'annuler en partie les effets de la distance et de maintenir davantage les liens avec le milieu social d'origine.

Derrière ces effets compensateurs, pesant du côté de la permanence des structures sociales, se cache cependant un accroissement de la complexité des options qui s'offrent aux individus pour organiser spatialement leur vie quotidienne. Vincent Kaufmann rassemble ces options sous le terme de « motilité », entendue comme « la manière dont un individu ou un groupe fait sien le champ du possible en matière de mobilité et en fait usage. »³²⁷ Comme Hartmut Rosa, Vincent Kaufmann en vient à lire dans la modernité un accroissement du sentiment d'insécurité identitaire liée à la profusion des choix auxquels les acteurs doivent faire face :

« Non seulement être mobile implique souvent de choisir entre des alternatives, mais en plus, l'univers de choix et les compétences qu'il mobilise chez les acteurs ne cesse de changer. L'acteur se trouve donc de plus en plus confronté à des choix d'accès (dont il faut se doter ou non) de compétences (à acquérir ou pas) et d'appropriation (d'analyse de l'intérêt de tel ou tel moyen de communication) lorsqu'il souhaite être mobile »³²⁸

Dans un tel contexte, le développement de la réflexivité individuelle ne constituerait qu'un élément entropique supplémentaire, débouchant sur une sorte de rumination permanente

³²⁶ KAUFMANN, Vincent, « Mobilités et réversibilités : vers des sociétés plus fluides ? » in *Cahiers internationaux de sociologie*, 2005/1 n° 118.

³²⁷ *Ibid.* p. 126.

³²⁸ *Ibid.*, p. 128.

de trop nombreux épisodes de vie et finalement sur une fragmentation des identités. L'essor du web social répondrait alors au besoin qu'expriment les individus de faire état de la multiplication de leurs expériences vécues, de tenter d'en rendre compte, même si ce compte-rendu est limité à un examen ancré, par nécessité, dans la courte durée.

3.1.3. Du risque au jeu identitaire : sociabilités numériques et web social.

Le développement des technologies numériques serait donc concomitant avec l'entrée des sociétés occidentales dans une ère de modernité réflexive, exigeant des individus qui la composent à la fois plus de participation et plus de contrôle sur leurs actions. Les individus n'héritent plus du monde dans lequel ils vivent, ne se contentent plus d'en réinventer la tradition. Ils sont enjoins de devenir acteurs de leurs propres transformations ainsi que de celle de leur environnement, en s'engageant dans des processus de réflexivité modernes. Il convient ici de rappeler que, pour Anthony Giddens, la réflexivité se déploie dans trois dimensions, dont les relations définissent l'état de modernité « avancée » : la dimension discursive (permettant de réaliser un projet de soi à travers des actes de parole), la dimension pratique (se réalisant dans une logique pratique), ainsi qu'une dimension institutionnelle. Cette dernière dimension singularise nettement l'approche d'Anthony Giddens, pour qui les institutions font elles-mêmes preuve de réflexivité en examinant et en remettant en forme de façon constante leurs pratiques sociales à l'aune des informations qu'elles collectent ou produisent sur ces mêmes pratiques³²⁹.

Le corollaire de cette réflexivité généralisée se traduit, pour Ulrich Beck, par l'entrée des sociétés occidentales³³⁰ dans une ère marquée par le risque. Dans cette « société du risque », en effet, les individus réflexifs sont appelés à développer des compétences nouvelles afin de faire face aux menaces technologiques créées par la société industrielle. À la fois plus conscients des risques et moins confiants dans la science pour en venir à

³²⁹ GIDDENS, Anthony, *Les conséquences de la modernité*, *op. cit.*

³³⁰ L'étude d'Ulrich Beck porte sur la société allemande. Cependant, suivant les méthodes de Max Weber, il cherche à établir une « sociologie générale » de la modernité, en dressant un portrait idéal-typique de la société qu'il décrit.

bout (cette dernière étant suspectée de produire autant de risques que de solutions à ces derniers), les individus modernes sont renvoyés à leurs propres capacités à intégrer le risque dans leur vie quotidienne :

« Pour pouvoir survivre dans l'ancienne société industrielle, il fallait être apte à lutter contre la misère matérielle, à éviter la déchéance sociale. C'était d'ailleurs là l'horizon de la pensée et de l'action, que l'on poursuive l'objectif collectif de la « solidarité de classe » ou des objectifs individuels de comportements ciblés dans le choix de la formation et de l'organisation d'une carrière. Dans la société du risque, d'autres capacités indispensables à la survie viennent s'ajouter à cette capacité. Une importance cruciale est dévolue à l'aptitude à anticiper sur les dangers, à les supporter, à les gérer biographiquement et politiquement. »³³¹

Dans cette perspective, les formes de réflexivité qui permettent aux individus d'éclairer leurs décisions et leurs actions présentes et futures à l'aune de leur passé s'avèrent cruciales. Le réexamen de soi ne s'inscrit pas uniquement dans un calcul rationnel visant à optimiser ses actions (par exemple dans le but de gérer sa carrière ou sa vie sentimentale) ; il s'agit d'assurer un minimum de sécurité identitaire aux individus, dans un monde à la fois vécu comme étant plus menaçant et autorisant plus de participation de leur part.

Les technologies numériques, perçues à la fois comme facteurs de risques et de résorption de ces derniers (voir chapitre 1.1 sections 1.1.2 à 1.1.4 et chapitre 2.1 sections 2.1.1 à 2.1.4), autorisent l'expression de ces compétences individuelles de gestion du risque. En effet, que cela soit par l'expression de débats sur la nature des risques et les moyens d'en venir à bout (en matière de santé, de nucléaire, etc.) sur les forums, les blogs et les réseaux sociaux, ou moins directement par l'examen d'actions et de leurs conséquences à travers des mises en récit de soi, les technologies numériques démocratisent l'accès au jugement sur les risques. Elles mettent en effet en circulation un grand nombre d'informations de sources contradictoires sur ces derniers. Cependant, cette profusion des sources et leur anonymat partiel rend plus difficile la distinction entre experts « attestés » ou

³³¹ BECK, Ulrich, *La société du risque. Sur une autre voie de la modernité*, Paris : Flammarion, 2001, p. 138.

« profanes »³³² que ne l’imaginait Ulrich Beck lorsqu’il décrit les processus de « risquification » au milieu des années quatre-vingt. Les débats et controverses sur la nature des risques et leur prévention qui fleurissent sur le web social témoignent en tout cas de ce qu’Hartmut Rosa désigne sous le terme de processus de « dynamisation de soi »³³³. Dans un état de « modernité avancée », en effet, les individus font plus que mener à bien un projet réflexif et biographique tout au long de leur vie. Contrairement à ce qu’il se passait dans la « modernité classique », il ne s’agit plus uniquement de « choisir » d’adopter une identité (un métier, une famille, des convictions politiques et/ou religieuses) et de tâcher de s’y tenir. Face aux risques, aux changements et à la flexibilisation du monde social, il convient selon Hartmut Rosa, de situer socialement son identité et de la renégocier dans le temps. L’identité « héritée » propre aux formes de sociétés dites « traditionnelles », celle, « flexible », de la modernité « traditionnelle »³³⁴, cèdent la place à un « rapport à soi ouvert, expérimental, fragmenté et avant tout transitoire. »³³⁵

Dans ce cadre, il ne s’agit donc pas tant d’utiliser les technologies numériques comme un moyen de production de soi, mais plutôt dans un processus mêlant élucidation de soi, reproduction, présentation et justification de soi. Le fait que les actes d’écriture – sur les blogs comme sur les réseaux sociaux –, soient médiatisés, signe de manière particulièrement explicite les façons dont les internautes prennent en compte les effets que produisent leurs engagements identitaires sur les autres. Publier des informations sur un blog, les mettre en scène, engage d’abord la coordination de l’individu avec soi, avec les composantes diverses de son identité et de ses rôles sociaux. Mais cette réflexivité varie selon les horizons du partage de ses paroles en public, comme le souligne Laurent Thévenot :

³³² La catastrophe de Fukushima est, à ce titre, éclairante. Durant les jours qui suivirent l’explosion des réacteurs de cette centrale nucléaire japonaise, la mise en ligne par un grand nombre d’internautes japonais et étrangers de données sur la radioactivité sur Tokyo et ses environs (y compris en continu par la diffusion des mesures de compteurs en webcam) ont alimenté les débats d’experts en tous genres sur les réseaux sociaux et des forums.

³³³ ROSA, Hartmut, *op. cit.*, p. 275.

³³⁴ Il convient cependant de préciser qu’Hartmut Rosa, Anthony Giddens ou Ulrich Beck ne croient pas à l’existence d’une « tradition » ou d’une « modernité » unifiées, quelles qu’en soient les étapes de développement. Pour ces auteurs, le recours à ces termes renvoie au contraire aux tensions dynamiques et contradictoires travaillant les sociétés pour les rapprocher d’un portrait idéal-typique tenant plutôt de l’un ou de l’autre des modèles décrits comme relevant de la « tradition » ou de la « modernité ».

³³⁵ *Ibid.*, p. 276.

« Le jugement critique situé au cœur de la dynamique d'un régime d'action justifiable, qui procède par qualification publique et argumentation contradictoire, diffère clairement de celui porté sur l'accomplissement d'un plan et ses défaillances, ou encore l'appréciation du geste familial et de ses ratages ou dérapages. La différenciation des engagements permet de relier un « niveau de réflexivité » à l'horizon d'une mise en commun. La mise en commun est limitée, exigeante et particulièrement confiante dans le familial, facilitée avec autrui dans le format d'un plan facile à saisir, ouverte à la plus grande généralisation dans un régime d'action justifiable. »³³⁶

Selon l'auteur de *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, le quotidien des individus, s'il est marqué par la répétition, n'en est pas pour autant composé de routines. Il suppose des « corrections et des découvertes » dans les rapports que les individus entretiennent avec leurs proches. Cependant, le fait de devoir se livrer ou de donner son opinion dans un horizon public plus étendu que les cercles des sociabilités ordinaires suppose une réévaluation, par ces individus, de leurs actes ou de leurs pensées au regard d'exigences morales et de normes de natures différentes. Les façons de juger, d'organiser et de mettre à l'épreuve ces actions ou réflexions varient selon les interactions qui en sont à l'origine. Ces ajustements des individus avec eux-mêmes, autrui et les choses (les objets, les institutions, etc.) orientent les usages des technologies numériques. Observer ces derniers offre donc l'opportunité d'accéder à ces ajustements réflexifs individuels, opérés à l'aide de dispositifs permettant des mises en commun et des coordinations collectives.

Et de fait, les plateformes de blogs et les réseaux sociaux, en donnant la possibilité aux internautes de faire varier leurs niveaux d'engagement dans une pratique (qu'il s'agisse de pratiques d'écriture ou de partages autour de pratiques culturelles ou de centres d'intérêts), multiplient les occasions de partages réflexifs. Matthieu Paldacci, dans son étude sur les configurations contemporaines de l'identité personnelle observables sur les blogs, démontre combien ces derniers, loin de contribuer au délitement identitaire du fait de la « virtualité » des échanges, constituent au contraire des espaces de « mise en

³³⁶ THÉVENOT, Laurent, *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, Paris : Éditions de la Découverte, 2006, p. 239.

cohérence de la personne »³³⁷. De fait, même lorsqu'un blog est alimenté par son auteur à l'horizon d'un public principal (par exemple un cercle d'amis proches pour un blog adolescent), le fait de devoir répondre, ponctuellement, à des sollicitations de lecteurs situés dans des cercles plus éloignés oblige le blogueur à des ajustements et à des remises en cause. À des degrés divers en effet, le blogueur entre dans un « régime de justification », pour reprendre le terme utilisé par Luc Boltanski et Laurent Thévenot³³⁸. Soumis aux commentaires publics de lecteurs et entrant lui aussi dans la critique des commentaires de ces derniers, l'auteur d'un blog doit défendre, au quotidien, ce qu'il lui paraît juste d'écrire, de penser, et finalement d'être dans l'espace de ses sociabilités. Sur les réseaux sociaux, le fait de partager des liens (vers des articles, des vidéos, des extraits musicaux), de livrer ses états sur son « mur » (*facebook*) ou sur son « fil d'actualité » (*twitter*), expose pareillement l'internaute aux commentaires de ses contacts³³⁹.

Ainsi mis à l'épreuve par les publics de son blog ou par les contacts de ses réseaux sociaux, l'internaute s'engage dans une démarche de mise en cohérence et de rassemblement identitaire. Cette démarche n'est pas conduite sous l'effet de contrainte qu'exerce le groupe sur l'individu ou par le passage d'un domaine d'expression privé à la sphère publique. Elle traduit au contraire la dimension conversationnelle des dispositifs du web social, qui permettent aux internautes de construire des sociabilités « concrètes », majoritairement fondées sur l'identification des lecteurs qui interagissent avec eux. Les travaux de Dominique Cardon portant sur la gestion, par les internautes, de leur identité sur le réseau, décrivent ces engagements identitaires sous l'angle d'une exposition maîtrisée allant de l'obscurité des conversations intimes à la surexposition de propos tenus sur les forums très consultés et à accès public. Le plus souvent néanmoins, les conversations menées par les internautes, sur leurs blogs, les forums ou les réseaux sociaux qu'ils fréquentent, se déploient dans un espace intermédiaire, animé par le passage d'interlocuteurs dont ils possèdent une connaissance au moins sommaire. Le fait de

³³⁷ PALDACCI, Matthieu, *op. cit.*, p. 103.

³³⁸ BOLTANSKI, Luc, THEVENOT, Laurent, *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris : Gallimard, 1991, 483 p.

³³⁹ Sur twitter, le fait de « retweeter », de citer la publication de l'un de ses contacts tout en y adjoignant, le cas échéant, un commentaire, démultiplie cette exposition à la critique. Plus que dans une logique conversationnelle, on se trouve dans ce cadre dans une dynamique tenant du « bouche à oreille » ou, dans le pire des cas, du « téléphone arabe », la publication de départ pouvant être altérée de citation en citation, bien qu'elle reste attachée à son auteur initial.

s'exprimer sur le web social ne constitue donc pas, selon Dominique Cardon, une prise de parole publique mais répond bel et bien aux modalités de conversations entretenues avec des individus plus ou moins proches :

« Certes, ils parlent en public. Mais à leurs yeux, ce public, sans avoir une frontière absolument étanche, est limité à une zone d'interconnaissance, un lieu plus ou moins clos, un territoire qui conservera les propos dans son périmètre avant de les laisser s'évaporer. Il y a loin de la prise de parole publique à cette sorte de parler à la cantonade. »³⁴⁰

Envisager le web social sous l'angle de la conversation plutôt que sous celui de la publication permet, au demeurant, d'envisager la variabilité des engagements autrement que sous le signe de la surexposition du moi, ou au contraire, du repli. S'exprimer en public peut en effet supposer l'adoption de postures adaptées à une situation engageant très fortement l'une des composantes de l'identité de l'auteur (par exemple professionnelle). La mise en scène de soi, ou *a contrario* l'autocensure, et donc la transgression ou le respect de normes d'expression propres au contexte de la prise de parole en public sont alors de mise. En revanche, le fait de participer à des conversations sur le web à l'aide de dispositifs permettant d'afficher et de masquer différents aspects de leurs identités permet aux internautes de gérer simultanément différents engagements. Ces derniers se traduisent par la participation à des réseaux d'échanges pour des raisons personnelles, afin de parler d'eux-mêmes et de leurs expériences, de partager leurs passions, leurs opinions ou leurs connaissances. Il ne s'agit donc pas tant, sur le web social, d'affirmer des valeurs et des appartenances à des communautés préexistantes (professionnelles, confessionnelles, etc.) que d'établir des collaborations inédites et renégociables avec d'autres internautes.

S'inspirant, à l'instar de Dominique Pasquier, du modèle de Granovetter sur les sociabilités de liens faibles (voir chapitre 2.2), Dominique Cardon désigne ce principe de fonctionnement du web relationnel sous le terme de « force des collaborations faibles »³⁴¹.

³⁴⁰ CARDON, Dominique, « Confiner le clair obscur. Réflexions sur la protection de la vie personnelle sur le web 2.0 » in MILLERAND, Florence, PROULX, Serge, RUEFF Julien, *op. cit.*, p 318.

³⁴¹ CARDON, Dominique, « Présentation. La force des collaborations faibles », in *Réseaux* vol. 26/2008 (n° 152), p. 7-17

En choisissant de rendre publiques des informations les concernant et leurs productions, les individus qui utilisent le web social concilient mise en commun solidaire de contenus et intérêt personnel. La variabilité des engagements (entre participation intense dans un projet coopératif ou fréquentation plus ponctuelle et nonchalante sur un forum par exemple) ne fait pas obstacle à ce partage collaboratif, puisque l'histoire des dispositifs techniques rassemblés sous le terme de web 2.0 a précisément été forgée par cette recherche d'un équilibre entre différentes formes de contributions³⁴².

Contournant la hiérarchie entretenue entre le lecteur et l'auteur dans une architecture web classique (l'auteur étant au mieux confondu avec le webmaster dans les « pages personnelles »), le web social propose au lecteur de se faire auteur et rend visible à l'ensemble des visiteurs de la plateforme collaborative les traces de ses activités de lecture et d'écriture. Les principes de réciprocité et de reconnaissance de la participation de chacun se trouvent donc au cœur du fonctionnement de ces dispositifs, comme le rappelle Nicolas Auray :

« Au-delà du fait qu'elle permet à chacun de se créer de toute pièce une nouvelle identité, la Toile met en jeu des mécanismes cruciaux de reconnaissance et de réciprocité, qui permettent d'affiner les processus d'endossement et d'interprétation de rôles au cœur de la dynamique identitaire. Ainsi, c'est par rapport à une nouvelle conception de l'identité que peut être estimée l'importance du Web participatif. Dans un monde pluriel, marqué par l'autonomisation des individus et par l'affaiblissement des institutions, les individus se frayent un chemin dans des répertoires identitaires plus variés et plus labiles »³⁴³

Pour maintenir son engagement dans la participation à une plateforme collaborative et en évaluer l'intérêt, les sociabilités susceptibles d'être nouées de façon pérenne sont déterminantes. Ainsi, s'il arrive que les utilisateurs des sites de rencontre gardent le

³⁴² Les systèmes de validation (*workflow*) des textes rédigés par les contributeurs d'une plateforme collaborative, avant ou après la publication déterminent en grande partie la complexité technique des systèmes du web 2.0. Il s'agit, pour l'administrateur d'une plateforme, d'assigner des droits de publication (plus ou moins étendus, depuis la simple saisie jusqu'à la mise en forme la plus élaborée et la validation d'autres textes) par désignation, cooptation ou acquisition (par exemple en fonction de l'ancienneté ou de l'intensité de la participation sur la plateforme).

³⁴³ AURAY, Nicolas, « Le web participatif et le tournant néolibéral » in MILLERAND, Florence, PROULX Serge, RUEFF Julien, *Web social, Mutation de la communication*, Québec : Presses de l'université du Québec, coll. Communication, 2010, p 47.

contact avec quelques uns des internautes dont ils ont fait la connaissance, il est clair que la permanence des relations n'y est pas recherchée et que leur usage en est stoppé la plupart du temps dès qu'un lien fort y est créé. Inversement, la plupart des plateformes collaboratives reposent sur la permanence des sociabilités qui s'y déploient, tout au moins en ce qui concerne les premiers cercles de leurs utilisateurs. Il est vrai que la participation à un blog, un forum ou à un réseau social peut être interrompue à tout moment et n'entretient, de ce fait, que peu de rapports avec l'appartenance à une communauté. Mais les formes de sociabilités qui s'y nouent – pour « faibles » qu'elles soient – n'en demeurent pas moins inscrites dans une durée suffisante pour autoriser reconnaissance et réciprocité de la part des acteurs. En ce sens, elles ne se distinguent pas de la forme de socialisation « ludique » décrite par Georg Simmel dans son ouvrage *Sociologie : étude sur les formes de socialisation*³⁴⁴. La sociabilité est, selon lui, « un jeu au cours duquel on fait comme si on était des égaux », alors même que les structures sociales restent présentes dans les consciences individuelles. Le contrôle réflexif exercé par les individus sur leurs actions dans l'exercice de ces jeux de sociabilité leur permet de mettre de côté leurs rôles « sérieux » dans les conversations qu'ils entretiennent avec autrui, afin de se prêter à des formes d'échanges collaboratifs horizontaux et a-hiérarchiques.

³⁴⁴ SIMMEL, Georg, *Sociologie : étude sur les formes de la socialisation*, Paris : Presses Universitaires de France, 1999.

3.1.4. Socialisation, sociabilités et éclectisme culturel en ligne.

L'habileté sociale dont font montre les internautes dans leurs façons d'alimenter la conversation afin de maintenir leurs relations avec des interlocuteurs susceptibles de quitter aisément la scène rappelle, en effet, les situations mondaines décrites par Georg Simmel. Cependant, pour Peter Berger, cette sociabilité, cette forme de « jeu social », ne se limite pas à ces échanges mondains. Elle traduit, de façon plus générale, la capacité qu'ont les individus à interpréter les normes sociales et à faire plus qu'y résister en choisissant, à l'occasion, d'en jouer :

« La sociabilité serait donc un cas particulier de « jeu social », plus consciemment fictif, moins lié aux ambitions pressantes des carrières, mais partie intégrante d'une trame sociale beaucoup plus vaste, qui peut aussi faire l'objet d'un jeu. C'est au travers d'un tel jeu, on l'a vu, qu'un enfant apprend à tenir ses rôles « sérieux ». Dans la sociabilité, on retourne pour un instant aux mascarades de l'enfance, d'où peut-être le plaisir qu'on y trouve ». ³⁴⁵

Si la socialisation consiste à apprendre à endosser un rôle, à l'interpréter et, au final en venir à être ce que l'on (se) raconte sur soi, la sociabilité telle qu'elle est abordée ici revient à « résister » au rôle (dans une perspective interactionniste notamment) voire à s'en détacher pour se « regarder jouer ». Ces attitudes, observées dans les usages des sites de rencontre et qui peuvent passer pour du cynisme (voir chapitre 2.1, section 2.1.4), se retrouvent donc de façon plus globale dans les usages qui sont faits du web social. Le développement de l'individualisme et l'instauration de dynamiques modernes réflexives favorisent des engagements identitaires trouvant à s'exprimer *via* ces dispositifs numériques. Mais la sociabilité qui se développe sur les réseaux permet également de saisir comment l'éclectisme culturel, tel que celui observé chez les actifs des bibliothèques publiques (voir chapitre 1.1, section 1.1.5) trouve les moyens de s'y épanouir.

Des travaux tels que ceux de Dominique Pasquier sur les sociabilités lycéennes³⁴⁶, ou bien encore de Jean-Marc Leveratto et Mary Leontsini³⁴⁷ à propos des sociabilités littéraires,

³⁴⁵ BERGER, Peter L., *op. cit.*, p 180-181.

³⁴⁶ PASQUIER, Dominique, *op. cit.*, 2005.

³⁴⁷ LEVERATTO, Jean-Marc, LEONTSINI, Mary, *op. cit.*, 2008.

ont montré que les formes traditionnelles de socialisation (rôles de la famille, du milieu social d'origine, de la profession et de la catégorie socioprofessionnelle notamment) continuent à exercer leurs influences sur les accès et les rapports à la culture. Par exemple, le conformisme se fait plus rudement sentir auprès des jeunes lycéens des classes populaires, le catalogue de leurs goûts culturels étant généralement moins étoffé que celui de leurs homologues des classes supérieures. De la même manière, si les modalités d'accession et de consommation de la littérature se sont diversifiées avec les usages du numérique, il n'est pour autant pas question d'affirmer que le niveau de diplôme ou l'origine sociale ne jouent plus aucune influence sur les façons de choisir et d'apprécier les contenus littéraires (y compris en ligne). Pour autant, ces études, comme de très nombreuses autres, soulignent combien, dans le même temps, l'éclectisme culturel (la diversification des pratiques et des goûts culturels), vient brouiller les hiérarchies entre registres « savants » et « populaires » ainsi que les jeux de déterminismes qui s'y attachent généralement.

Ainsi, Richard Peterson, aidé d'Albert Simkus puis de Roger Kern, a étudié par diverses enquêtes conduites aux États-Unis entre 1990 et 2002, la montée d'attitudes « omnivoristes » parmi les individus exerçant des emplois moyens et supérieurs. En fait d'exclusivisme savant, ces derniers (qu'ils appartiennent à des cohortes d'âges jeunes ou non) avaient « une tendance à s'intéresser à une vaste gamme d'activités de statut inférieur, tandis que ceux qui occupaient des emplois inférieurs avaient une gamme d'activités culturelles limitées ».³⁴⁸ En France, les enquêtes menées par Olivier Donnat et les équipes du Département des Etudes, de la Prospective et des Statistiques du Ministère de la Culture et de la Communication autour des *Pratiques Culturelles des Français*³⁴⁹ conduisent à des conclusions similaires. On peut y lire, comme le fait Richard Peterson, l'émergence d'une nouvelle norme de « bon goût » (opposée à l'ancien snobisme exclusiviste), par définition appelée à se diffuser avant de disparaître au profit d'une nouvelle norme moins conformiste. On peut également y voir, à l'instar de Philippe

³⁴⁸ PETERSON, Richard A., « Le passage à des goûts omnivores : notions, faits et perspectives », in *Sociologie et sociétés*, vol 36, n°1, 2004, p. 147.

³⁴⁹ Voir DONNAT, Olivier, *Les Pratiques Culturelles des Français. Enquête 1997*, Paris : la Documentation Française, 1998, et *Les Pratiques Culturelles des Français à l'ère du numérique*, *op. cit.*, ainsi que les rapports du Département des Etudes, de la Prospective et des Statistiques (DEPS) du Ministère de la Culture et de la Communication à l'adresse <http://www.culture.gouv.fr/nav/index-stat.html>.

Coulangeon³⁵⁰, une modification des rapports de domination symboliques, passant par la maîtrise de registres savants autant que par la capacité à s'appropriier d'autres registres autrefois disqualifiés. Les logiques de cumul d'usages des dispositifs constatées lors de l'enquête en bibliothèques (voir chapitre 1.1, section 1.1.1) répondraient à cette modification, au cœur même des institutions chargées de démocratiser l'accès aux connaissances. Les actifs, qui présentaient les usages documentaires les plus diversifiés, semblaient, en effet, curieux de tous les registres mis à leur disposition, tant en matière de lecture que de fonds sonores, vidéos et informatiques (voir chapitre 1.1, section 1.1.5). Pourtant, dans le même temps, les attitudes ambivalentes des étudiants vis-à-vis de ces mêmes offres, et plus généralement le caractère ouvert et renégociable des usages de la plupart des fractions d'usagers de l'enquête, ne laissaient pas pour autant penser à une pure et simple reconduction des anciennes hiérarchies culturelles.

Et, de fait, si l'on tient compte des travaux mentionnés précédemment sur l'essor des capacités réflexives des individus dans un régime de « modernité avancée » et que l'on s'intéresse aux collaborations et aux affinités qu'ils sont susceptibles de nouer lors de leurs rapports à la culture, on confère à ces acteurs sociaux des capacités d'autonomie propres à les détourner de la stricte interprétation des programmes d'action auxquels leur habitus semble les destiner. Toutes les hiérarchies culturelles ne se dissolvent pas, mais elles ne se trouvent pas nécessairement et intégralement incorporées en goûts et en jugements de valeurs. On peut ainsi observer, sur certains terrains culturels, aussi bien un attrait des publics les plus diplômés et « cultivés » pour des formes d'expression populaires, qu'une démocratisation de l'accès aux formes savantes. En ce sens, les travaux dirigés par Emmanuel Ethis sur le Festival d'Avignon témoignent d'une circulation des publics entre différents types d'offres et différents répertoires, sans réelle exclusive. Et si l'on ne trouve guère, à Avignon, d'exclusivistes du festival *in* ou du *off*, la figure du pèlerin faisant des haltes dans tous les lieux d'expression artistique consacrée, où qu'ils se trouvent, ne s'y impose pas davantage³⁵¹.

³⁵⁰ COULANGEON, Philippe, « La stratification sociale des goûts musicaux. Le modèle de la légitimité culturelle en question. », in *Revue Française de Sociologie*, 44-1, 2003.

³⁵¹ Voir à ce propos ETHIS, Emmanuel, MALINAS, Damien, ZERBIB, Olivier « Petite socio morphologie des festivaliers ordinaires (1) » in *Avignon, le public réinventé. Le Festival sous le regard des sciences*

Les effets de la massification scolaire et universitaire, combinés à ceux d'une démocratisation culturelle (plus de pratiquants, accédant à des pratiques plus diverses) ainsi qu'à la montée en puissance des industries culturelles (plus d'offres, plus diversifiées, du cinéma à la télévision en passant par la littérature ou les jeux vidéo) semblent expliquer ces attitudes « omnivoristes » qui ne se limitent pas à l'imposition d'un nouveau modèle vertical. Les approches analysant les sociabilités culturelles tant sur un mode coopératif (Howard Becker, Dominique Pasquier ou bien encore Dominique Cardon) qu'affinitaire (Paul J. Di Maggio³⁵²) laissent également penser que les liens entretenus par les individus au travers de leurs pratiques culturelles expliquent cet éclectisme. Dans leur article consacré à cette notion d'éclectisme culturel, Fabien Granjon et Armelle Bergé résument ce fait ainsi :

« L'étendue des répertoires culturels entretiendrait ainsi un rapport dialectique avec la diversification des réseaux relationnels et le type de capital social à disposition. Plus grande serait la variété des contacts d'un individu (notamment en liens faibles), plus grande serait aussi la (nécessité de cette) diversité des goûts et des répertoires culturels. L'éclectisme en matière de culture peut donc aussi prendre corps dans la fréquentation d'individus qui développent des registres culturels variés. »³⁵³

Dans cette perspective, les technologies numériques peuvent être mobilisées par les individus afin de diversifier leurs réseaux sociaux et, par conséquent, enrichir la palette de leurs goûts culturels. Elles peuvent donc contribuer à l'expression de cet éclectisme culturel et permettre aux individus d'exercer leurs capacités réflexives sur leurs pratiques culturelles dans les usages qu'ils font des technologies numériques. Mais il n'est cependant pas question d'affirmer ici qu'elles ont fait émerger ces nouvelles attitudes culturelles. Comme le rappelle Patrice Flichy dans son article intitulé *L'individualisme connecté entre la*

sociales, sous la direction d'Emmanuel Ethis, DEP, Ministère de la Culture / La Documentation Française, Paris, 2002.

³⁵² DIMAGGIO, Paul J., *Non profits enterprise in the arts*, New-York / Oxford : Oxford University Press, 1986.

³⁵³ GRANJON, Fabien, BERGÉ, Armelle, « De quelques considérations sur la notion d'éclectisme culturel », in *Les enjeux de l'information et de la communication* : http://w3.u-grenoble3.fr/les_enjeux/2005/Granjon-Berge/index.php.

*technique numérique et la société*³⁵⁴, le modèle social associant individualisme et collaborations en réseau s'est développé antérieurement à l'émergence d'Internet. Les initiateurs de cette technologie, vivant dans un contexte social intégrant de nouvelles formes de sociabilités (familiales autant que professionnelles), ont majoritairement défini un cadre d'usage en adéquation avec ce que leur quotidien leur proposait d'expérimenter. En somme, l'appariement inédit d'attitudes liées aux formes de socialisation et de sociabilité que constitue l'éclectisme culturel n'a pas attendu les technologies numériques pour s'exprimer dans les sociétés occidentales. Mais ces technologies ont été à la fois développées par les réseaux chargés de leur conception et de leur diffusion puis sélectionnées par leurs usagers en fonction de ces attitudes culturelles.

Cette notion d'éclectisme culturel permet donc d'examiner différemment les tensions entre socialisation et sociabilités, entre pressions conformistes et autonomie. Les moments biographiques qui, dans l'existence des individus, expriment fortement ces tensions sont très heuristiques pour comprendre de quelles façons les constructions identitaires se forment. Ainsi, Dominique Pasquier s'intéresse au lycée comme lieu et moment de prise d'autonomie par rapport à la cellule familiale, autant que comme exercice de pressions conformistes au sein des réseaux de sociabilités de liens faibles³⁵⁵. Or l'université, qui a vu naître les technologies numériques ainsi que les premiers cercles de leurs usagers, s'avère également un terrain d'observation permettant de saisir à la fois les effets de processus de socialisation (prise d'autonomie par rapport à la cellule familiale et acquisition de modèles de comportements universitaires) et de construction de sociabilités nouvelles. Comme cela a été dit en introduction, l'enquête sur les « pratiques cinématographiques des étudiants à l'ère du numérique »³⁵⁶ dirigée par Emmanuel Ethis et Damien Malinas fournit ainsi l'occasion de saisir quelques uns des mécanismes qui, chez les étudiants, témoignent de l'expression de ces attitudes éclectiques *via* les technologies numériques. Cette étude était centrée sur les pratiques cinématographiques des étudiants et cherchait à saisir à la fois les déterminants et les contours de ces dernières sous l'angle

³⁵⁴ FLICHY, Patrice, « L'individualisme connecté entre la technique numérique et la société », in *Réseaux*, 2004, n° 124, p 17-51.

³⁵⁵ PASQUIER, Dominique, *op. cit.*

³⁵⁶ Enquête « Les pratiques cinématographiques des étudiants à l'ère du numérique », menée en 2008 en collaboration avec Pierre Lagrange et Tanguy Cornu, sous la direction d'Emmanuel Ethis et Damien Malinas. Voir en introduction la méthodologie employée, ainsi que les annexes 3.1 et 3.2.

de leur numérisation. Cependant, de la même façon que les usages des technologies numériques dans les bibliothèques ont été étudiés dans le cadre plus général des usages documentaires, l'examen des pratiques cinématographiques a été recontextualisé dans le spectre des pratiques culturelles des étudiants, dans leurs versions numériques ou non (lecture, sorties, musique, séries télévisées ou bien encore jeux vidéo).

3.1.5. Eclectisme des pratiques culturelles et mobilisation des technologies numériques : l'exemple des étudiants.

L'enquête sur les usages des technologies de l'information et de la communication en bibliothèques, dont il a été question en première partie, laissait entendre que les populations étudiantes étudiées faisaient montre de moins de curiosités que les actifs dans leurs rapports aux offres numériques. Pourtant, une étude menée dix ans plus tard, dans un contexte différent, donne au contraire l'occasion d'observer des attitudes « omnivores ». Ces dernières sont assez semblables à celles relevées chez les actifs fréquentant les bibliothèques et qui asservissaient les technologies numériques mises à leur disposition dans les salles de lecture pour exprimer leurs curiosités documentaires tous azimuts. Bien entendu, les technologies numériques ont évolué en dix ans, notamment avec l'émergence des plateformes collaboratives du web social. Surtout, le contexte de cette étude diffère notablement de la précédente. Les usages qui sont étudiés ici ne relèvent pas des applications documentaires et bibliographiques relevées dans le cadre des bibliothèques mais s'attachent à des applications culturelles susceptibles d'être utilisées aussi bien à domicile qu'en mobilité : utilisations des réseaux sociaux, téléchargement ou consultation de musique, de films ou de jeux vidéo en ligne. Cependant, certaines des données de cette enquête reflètent des tendances déjà identifiées dix années plus tôt, à la fois en ce qui concerne le poids de certaines variables (mobilité géographique, niveaux de diplôme, intensités de lecture) que ce qui se rattache à la continuité des usages ou à l'importance des sociabilités dans la détermination des usages du numérique.

L'importance de la variable de mobilité géographique avait été relevée dans l'enquête menée en bibliothèques³⁵⁷ (voir chapitre 1.1 section 1.1.4.). Elle intervient de façon complexe tant dans les rythmes d'usages des technologies numériques que dans la diversité des pratiques des étudiants, qu'il s'agisse de sorties culturelles, de lecture ou de pratiques numériques. Comme cela a été rappelé avec Vincent Kaufmann (voir section 3.1.2), la mobilité géographique – ici quitter le foyer parental pour suivre des études ou changer d'université – fait de l'usage des technologies numériques (et notamment des réseaux sociaux) à la fois un moyen de garder le contact avec son milieu d'origine (sa famille, le cercle de ses amis et camarades de lycée) et de créer de nouveaux liens (avec ses camarades de promotion d'université notamment). Il n'est donc pas surprenant de constater que les étudiants mobiles (vivant à plus de 200 km de leur foyer d'origine), sont plus nombreux que les autres à être inscrits sur un réseau social (voir tableau 3.1 ci-dessous).

Tableau 3.1 – Inscription sur un réseau social et mobilité géographique³⁵⁸ (+ de 200 km)³⁵⁹ (% en colonnes)

	mobiles	non mobiles	marge
inscrits	86,2	81,1	82,3
non inscrits	13,8	18,9	17,7
total	100,0	100,0	100,0

Les étudiants mobiles sont un peu plus de 86% à être affiliés à un réseau social, alors qu'ils comptent pour un peu plus de 82% de l'échantillon. Cette légère surreprésentation est cependant contrastée par le fait que les étudiants non mobiles semblent légèrement plus investis dans l'usage quotidien des réseaux sociaux que les autres (voir tableau 3.2 ci-dessous).

³⁵⁷ PEDLER, Emmanuel, ZERBIB, Olivier, *Les nouvelles technologies à l'épreuve des bibliothèques*, op. cit.

³⁵⁸ Recompositions des réponses aux questions « Où se situe votre lieu de résidence actuel » et « Où se situe la commune dans laquelle vous avez passé la plus grande partie de votre vie ? »

³⁵⁹ Réponses à la question « Sur ces réseaux sociaux, vous partagez avec vos contacts des informations sur vos pratiques culturelles ? »

**Tableau 3.2 – Mobilité géographique (plus de 200 km)
et fréquence des contributions sur les réseaux sociaux (% en colonnes)**

	1 fois / jour	1 fois / semaine	1 fois / mois	marge
mobiles	21,6	40,0	12,2	25,3
non mobiles	78,4	60,0	87,8	74,7
total	100,0	100,0	100,0	100,0

Ces derniers se trouvent donc être légèrement surreprésentés dans la fraction de l'échantillon déclarant les utiliser une fois par jour (78% contre 75% sur l'ensemble). *A contrario*, les étudiants mobiles sont plus nombreux qu'attendus dans le groupe déclarant en faire un usage hebdomadaire (40% contre 25% sur l'ensemble).

On peut avancer l'hypothèse selon laquelle les étudiants non mobiles cultivent plus que les autres les sociabilités de liens faibles qu'ils entretenaient avant leur entrée à l'université (avec leurs camarades de lycée par exemple), engageant un grand nombre de sollicitations sur les réseaux sociaux et un investissement quotidien. Pour les étudiants mobiles, il est probable que ces liens s'affaiblissent avec la distance, tandis que les relations avec la famille et les proches passent par d'autres canaux que les réseaux sociaux (notamment pour les échanges intergénérationnels). Le détail de la nature des échanges engagés par les étudiants sur les réseaux sociaux ne faisant pas l'objet de cette enquête, en dehors de leur dimension culturelle, il est bien entendu difficile de trancher cette question.

La variable de mobilité géographique permet en revanche d'identifier les étudiants mobiles comme étant plus enclins que les autres à adopter des attitudes éclectiques dans les rapports qu'ils entretiennent à la culture. En effet, dans le questionnaire, six questions interrogeaient les étudiants sur leur participation à une ou plusieurs pratiques culturelles, ainsi que l'intensité de certaines de ces pratiques : cinéma (en salle, en ligne, en téléchargement ou sur DVD), théâtre, musique (concert, opéra, en ligne, en téléchargement ou en Cd), exposition, concert, etc. ont ainsi été questionnées (voir en annexe 3.1). Un rapide examen de la participation des étudiants à ces pratiques permet d'abord de constater que, rapportée aux données des *Pratiques Culturelles des Français à l'ère du numérique*³⁶⁰, la population étudiante de l'échantillon se distingue par une diversité de

³⁶⁰ DONNAT, Olivier, *Les pratiques culturelles des français à l'ère du numérique*, op. cit.

pratiques plus grande que celui (représentatif de la population française) construit par les équipes du DEPS (voir tableau 3.3 ci-dessous).

**Tableau 3.3 – Ont participé à une pratique culturelle durant les 12 derniers mois
comparaison données DEPS – Échantillon de l'enquête**

	enquête DEPS 2008	échantillon
cinéma	57 %	97 %
musée	30 %	60 %
théâtre	19 %	59 %
exposition	43 %	57 %
danse	8 %	4 %

Nota : malheureusement, les catégories « opéra » et « concert » utilisées dans l'enquête ne recoupant pas les catégories, plus fines, exposées dans l'enquête du DEPS, il n'est pas possible de présenter ici des chiffres comparés.

Les effets de sélection que constitue le niveau de diplôme (supérieur au baccalauréat) expliquent en premier lieu cet éclectisme supérieur aux données générales construites par le Département des Études et de la Prospective dans les *Pratiques Culturelles des Français*³⁶¹. Pour aller plus loin dans l'analyse de cet éclectisme, la décision a été prise d'affecter un score de 1 à chacune des réponses indiquant la participation à une pratique culturelle durant l'année écoulée avant la passation du questionnaire : on obtient alors un score permettant de mesurer le degré d'éclectisme culturel des individus. Sur l'ensemble de l'échantillon, la moyenne des scores totalisés de cette manière est de 7,74, avec un écart-type relativement limité de 2,41 (le score maximal étant de 13 points). Cet éclectisme, si on le limite aux seules pratiques de sorties sur lesquelles ont été interrogés les individus (cinéma, théâtre, opéra, concert, exposition, spectacle de danse, et musée, voir en annexe 3.1), se situe à une moyenne de 3,15 (écart-type de 1,47 sur un score maximal de 7).

En recomposant l'échantillon en trois groupes aux effectifs sensiblement égaux, on obtient le moyen de distinguer ceux des étudiants qui comptent parmi les moins éclectiques (score inférieur à 7), ceux qui le sont moyennement (score médian de 7 et 8) et ceux qui comptent parmi les plus éclectiques (score supérieur à 8).

³⁶¹ *Ibid.*, p. 171

On constate alors que la variable de mobilité joue de façon paradoxale sur ce score d'éclectisme, les non-mobiles se trouvant être à la fois les plus représentés dans les groupes les moins et les plus éclectiques (voir tableau 3.4 ci-dessous).

Tableau 3.4 – Mobilité géographique (+ de 200 km) et score d'éclectisme culturel (en 3) (% en colonnes)

	score inférieur 7	score médian de 7 à 8	score supérieur à 8	marge
mobiles	23,5	30,1	19,6	23,9
non mobiles	76,5	69,9	80,4	76,1
total	100,0	100,0	100,0	100,0

Si la variable de mobilité n'intervient pas de façon très explicite sur l'éclectisme culturel mesuré dans cette enquête, le fait d'être inscrit sur un réseau social est en revanche fortement corrélé avec ce score d'éclectisme (voir tableau 3.5 ci-dessous).

Tableau 3.5 – Inscription sur un réseau social et score d'éclectisme culturel (en 3) (% en colonnes)

	score inférieur 7	score médian de 7 à 8	score supérieur à 8	marge
inscrits	64,9	87,0	91,6	82,6
non inscrits	35,1	13,0	8,4	17,4
total	100,0	100,0	100,0	100,0

Plus le degré d'éclectisme culturel de l'échantillon est marqué, plus la proportion d'individus affiliés à un réseau social s'accroît. Mieux, les étudiants qui contribuent le plus régulièrement sur les réseaux sociaux se recrutent davantage dans les groupes caractérisés par un éclectisme moyen et fort (voir tableau 3.6 ci-dessous).

Tableau 3.6 – Fréquence des contributions sur un réseau social et score d'éclectisme culturel (en 3) (% en colonnes)

	score inférieur 7	score médian de 7 à 8	score supérieur à 8	marge
1 fois par jour	39,6	44,6	57,1	49,3
1 fois par semaine	31,3	36,9	27,6	31,3
1 fois par mois	29,2	18,5	15,3	19,4
total	100,0	100,0	100,0	100,0

De fait, si 60,5 % des étudiants les moins éclectiques contribuent moins d'une fois par jour, cette proportion tombe à 55,4% pour le groupe médian et à seulement 42,9% pour le groupe des plus éclectiques. Si l'on conserve à l'esprit ce qui a été dit de l'importance des réseaux coopératifs ou affinitaires dans le développement de l'éclectisme culturel, on peut lire dans ces effets de la mobilité et de la fréquence des usages des réseaux sociaux l'expression des sociabilités qui sont tissées à l'université. Ainsi, la constitution de nouveaux réseaux de relations que représente l'entrée à l'université, surtout pour ceux qui viennent de loin, favorise un brassage social et l'adoption d'attitudes permettant aux individus de s'adapter à un milieu qu'ils découvrent. Si, comme le relève Dominique Pasquier,³⁶² les sociabilités de liens faibles privilégient l'expression d'attitudes conformistes, la diversification des pratiques culturelles des étudiants correspond sans doute à une stratégie visant à multiplier les contacts et les réseaux. Dans cette période charnière, les usages des technologies numériques répondent à des exigences contraires, entre l'adoption de normes universitaires visant à asservir les outils à des fins déterminées pour garantir une socialisation réussie (l'obtention d'un diplôme, l'insertion professionnelle) et des formes de sociabilités encourageant l'éparpillement des pratiques et les expérimentations de curiosité. Le « zapping culturel » dénoncé par Armando Petrucci observant les étudiants dans les bibliothèques (voir chapitre 1.2 section 1.2.1), cette propension qu'ont les étudiants à faire « feu de tout bois » en matière culturelle, en bousculant quelque peu au passage les hiérarchies culturelles légitimes, signerait simplement l'ouverture du spectre de leurs curiosités. Cependant, les logiques de cumul commentées plus avant et qui veulent que l'éclectisme culturel ne dissout pas ces hiérarchies, restent également de mise ici. Ainsi, les attitudes éclectiques, notamment lorsque l'on s'intéresse aux pratiques de sorties, s'observent corrélativement à l'intensité de lecture, comme en témoigne le tableau 3.7 qui suit.

³⁶² PASQUIER, Dominique, *op. cit.*

Tableau 3.7 – Nombre de livres lus sur 12 mois (en 3) et score d'éclectisme culturel restreint aux pratiques de sorties³⁶³ (en 3) (% en colonnes)

	score inférieur à 2	score médian de 3 et 4	score supérieur à 4	marge
moins de 6 livres	55,7	23,4	16,7	33,2
de 6 à 15 livres	31,8	40,5	31,5	35,6
16 livres et plus	12,5	36,0	51,9	31,2
total	100,0	100,0	100,0	100,0

Les forts lecteurs, notamment, se trouvent plus investis dans les pratiques de sorties que les autres. En comparant la proportion de ces derniers avec l'enquête sur les pratiques culturelles des français conduite par Olivier Donnat en 2008, on vérifie au demeurant que l'éclectisme culturel relevé dans l'échantillon étudiant n'est pas le fait d'individus plongés dans une « culture de l'écran » distante de celle de l'écrit. En effet, avec près de 97% de lecteurs et 30% de forts lecteurs (20 livres et plus), la population étudiante concernée par l'étude cumule à la fois accès au livre, pratiques de sorties et pratiques numériques (voir tableaux 3.8 et 3.3).

Tableau 3.8 – Nombre de livres lus sur 12 mois (en 3) comparaison données DEPS – Echantillon de l'enquête

	enquête DEPS 2008	échantillon
non réponse	1%	2,3%
moins de 5 livres	27%	20,1%
de 5 à 9 livres	12%	20,8%
de 10 à 19 livres	14 %	27,8%
20 livres et plus	17 %	29,0%
nombre moyen	16	17

Cela étant, lorsque l'on définit l'éclectisme non pas en rapport avec les pratiques de sorties, mais en s'intéressant à la diversité des pratiques qui sont déployées *via* les technologies numériques (consultations ou téléchargement de films, musique, séries tv, jeux vidéo en ligne), on constate au contraire une corrélation inverse (voir tableau 3.9 ci-dessous).

³⁶³ La logique est identique à celle qui a présidé à la création de la variable « score d'éclectisme culturel », mais seules les réponses à la question 7 ont été retenues dans le score calculé.

**Tableau 3.9 – Nombre de livres lus sur 12 mois (en 3)
et score d'éclectisme culturel restreint aux pratiques numériques ³⁶⁴ (en 3) (% en colonnes)**

	score inférieur à 4	score médian de 4 à 6	score supérieur à 6	marge
moins de 6 livres	20,8	30,8	45,6	33,2
de 6 à 15 livres	44,4	30,8	33,3	35,6
16 livres et plus	34,7	38,5	21,1	31,2
Total	100,0	100,0	100,0	100,0

Ainsi, le tiers de l'échantillon lisant le moins (de 1 à 5 livres durant les douze derniers mois), se caractérise par une nette surreprésentation dans le groupe des étudiants marqué par le plus de diversité dans ses usages des technologies numériques (score d'éclectisme culturel numérique supérieur à 6). Inversement, les moyens et forts lecteurs sont surreprésentés dans les groupes les moins éclectiques vis-à-vis de ces pratiques. Il n'y a pourtant pas de franche opposition entre ces groupes et, en tout cas, pas d'opposition entre culture de l'écrit et culture de l'écran. En effet, les usages du numériques qui s'imposent majoritairement, en dehors de l'utilisation des réseaux sociaux et du web en général, relèvent avant tout de l'écoute et du téléchargement de musique (voir tableau 3.10 page suivante).

Tableau 3.10 – Classement des activités numériques les plus pratiquées par l'échantillon

	%	Rang
écoute de musique en ligne	82	1
téléchargement de titres musicaux	65	2
téléchargement des films	64	3
visionnage des séries en ligne	60	4
téléchargement d'albums musicaux	55	5
visionnage de films en ligne	45	6
téléchargement de saisons de séries tv	43	7
jeux vidéo en ligne	27	8
téléchargement de jeux vidéo	12	9

L'écoute de musique en ligne concerne de fait près de 82% de l'échantillon. De plus, si l'on tient compte du fait que les téléchargements de titres et d'albums musicaux concernent respectivement 65 % et 55 % des étudiants interrogés, on comprend que le

³⁶⁴ La logique est identique à celle qui a présidé à la création de la variable « score d'éclectisme culturel », mais seules les réponses aux questions 11, 13, 14 et 15 ont été retenues dans le score calculé.

score tel qu'il est composé reflète bien la diversité des pratiques numériques. Il n'est nullement un composé homogène d'applications ancrées dans l'image (cinéma, jeux vidéos, séries télévisées). On verra par ailleurs, dans la section 3.1.5, que les sociabilités tissées autour de ces pratiques exploitent précisément l'écrit pour permettre aux étudiants de revenir sur le sens qu'ils leur accordent. Ce qui importe ici est de relever que, pour cette population étudiante en tout cas, l'usage régulier des technologies numériques ne se fait majoritairement pas sous l'angle d'une passion exclusive pour l'une ou l'autre des activités constatées. Même la pratique des jeux vidéo (analysée exclusivement sous l'angle du téléchargement et du jeu en ligne, à l'exception notable des consoles de jeu) ne rime pas avec exclusivisme, alors qu'elle est régulièrement analysée dans ses versants addictifs (voir chapitre 3.2). Le fait d'être curieux de plusieurs applications numériques ne bouleverse pas foncièrement les préférences culturelles, comme on le constate à la lecture du tableau 3.11 qui suit.

Tableau 3.11 –Participation à des activités culturelles de sorties et numériques et score d’éclectisme culturel restreint aux pratiques numériques (en 3) (% en colonnes)

	score inférieur à 4	rang	score médian de 4 à 6	rang	score supérieur à 6	rang	Marge	rang
pratiques de sorties :								
cinéma	94,8	1	95,7	1	100,0	1	96,9	1
musée	51,9	4	60,9	3	64,4	2	59,5	2
théâtre	55,8	3	62,0	2	57,8	4	58,7	3
expo	53,2	2	59,8	4	58,9	3	57,5	4
opéra	13,0	6	26,1	5	22,2	5	20,8	5
concert	20,8	5	25,0	6	8,9	6	18,1	6
danse	2,6	7	3,3	7	5,6	7	3,9	7
pratiques numériques :								
écoute de musique en ligne	50,6	1	94,6	1	95,6	1	81,9	1
téléchargement de titres musicaux	24,7	4	69,6	2	94,4	3	64,9	2
téléchargement des films	23,4	5	68,5	3	95,6	2	64,5	3
visionnage des séries en ligne	32,5	2	62,0	4	82,2	4	60,2	4
téléchargement d’albums musicaux	18,2	6	53,3	5	87,8	5	54,8	5
visionnage de films en ligne	28,6	3	37,0	6	67,8	7	45,2	6
téléchargement des séries tv	14,3	7	30,4	7	81,1	6	43,2	7
jeux vidéo en ligne	-		28,3	8	47,8	8	26,6	8

Le groupe des étudiants aux pratiques numériques les plus diverses voit la distribution de ses pratiques culturelles épouser le moule commun, avec cependant un renforcement de la position du cinéma et du musée au détriment du théâtre, surclassé par la visite d’exposition. Au spectre opposé, le groupe des étudiants ne pratiquant pas plus de 3 activités culturelles numériques parmi celles recensées dans le cadre de cette enquête privilégiée, en termes de classement, les sorties plus distinctives au théâtre et dans des expositions. Cependant, ils s’avèrent proportionnellement moins nombreux que les autres à y participer (56% de taux de participation à une sortie théâtrale contre 59 % sur l’ensemble, par exemple).

Les déclassements des activités les plus suivies par rapport à l’ensemble de l’échantillon interviennent plutôt dans les pratiques numériques, ce qui traduit finalement moins un

degré de curiosité moindre que des modes privilégiés d'accès aux pratiques. Ainsi, les étudiants aux pratiques numériques les plus homogènes (score inférieur à 4) marquent une préférence notable pour l'écoute et le visionnement des musiques, séries et films en ligne, au détriment du téléchargement. Cela ne traduit pas des taux de possession de CD musicaux ou de DVD différents (qui rendraient les téléchargements moins nécessaires), mais plutôt par des fréquences de contribution et des modalités de partages différentes (voir tableau 3.12 ci-dessous)

Tableau 3.12 – Fréquence des contributions sur les réseaux sociaux et score d'éclectisme culturel restreint aux pratiques numériques (en 3) (% en colonnes)

	score inférieur à 4	score médian de 4 à 6	score supérieur à 6	Marge
1 fois par jour	37,0	41,4	63,2	49,3
1 fois par semaine	40,7	35,7	21,8	31,3
1 fois par mois	22,2	22,9	14,9	19,4
total	100,0	100,0	100,0	100,0

Ainsi, les groupes les moins éclectiques dans leurs rapports aux pratiques numériques se trouvent sous-représentés dans les fractions d'utilisateurs contribuant régulièrement sur les réseaux sociaux. Si le visionnement d'un film ou l'écoute d'une musique sur ordinateur ou en mobilité constitue le plus souvent une activité solitaire, le fait de télécharger une œuvre ouvre un horizon d'échange différent, avec notamment la possibilité de constituer une bibliothèque musicale ou cinématographique qu'il est possible de partager. Pour autant, un rythme moins intense de contribution ne signe pas nécessairement un engagement moins fort dans une relation aux autres et aux échanges qu'il est possible d'entretenir avec eux. Comme le souligne Damien Malinas, l'étude des rythmes et des diachronies des pratiques culturelles compte autant que la mesure du volume de ces dernières :

« [...] Si plutôt que de caractériser les individus par leur volume de consommation comme on le fait régulièrement, volume de fréquentation qu'au demeurant on fait passer pour des pratiques, on tentait de les définir par leur rythme de fréquentation. On redéfinirait à n'en pas douter avec plus de justesse ce que l'on peut entendre par fidélité à un objet

ou à une relation culturels construits, de fait, sur la longue durée »³⁶⁵.

Si l'inscription d'une pratique dans le quotidien des individus ne signifie pas mécaniquement, cela a été dit, la reproduction d'une routine, un rythme d'usage hebdomadaire ou plus intermittent encore des réseaux sociaux ne confère pas non plus un caractère exceptionnel aux échanges qui sont susceptibles d'y être menés. Seul le degré d'engagement des individus dans la pratique – les façons dont ils font mine d'« oublier » de réfléchir au sens de leurs actions ou au contraire dont ils ont à cœur d'en élucider les ressorts ainsi que les conséquences vis-à-vis d'eux-mêmes et d'autrui – signe véritablement la portée d'une reconduction, d'une fidélité, dans la fréquentation d'objets culturels.

3.1.6. Partages réflexifs, moments de rassemblements identitaires.

Cette étude sur les pratiques culturelles en ligne des étudiants permet de saisir quelques unes de ces modalités de partages et les façons dont elles organisent à la fois les continuités et les ruptures entre pratiques de sorties et pratiques numériques. Au moment où les pratiques culturelles des étudiants peuvent se construire dans une prise de distance des médiations familiales, le fait de converser avec autrui concourt autant à l'endossement d'un rôle (de spectateur, de lecteur, d'auditeur, etc) qu'à une prise de distance vis-à-vis de celui-ci pour rendre compte de ses expériences culturelles. Or, les technologies numériques sont massivement mobilisées par les étudiants et leurs proches à cette fin d'échange autour des pratiques culturelles. Ainsi, lorsqu'on leur demandait s'ils échangeaient des informations sur leurs pratiques culturelles auprès de leurs contacts sur les réseaux sociaux, plus de 66% d'entre eux répondaient par l'affirmative. Mieux, dans plus de 83%, les proches des étudiants enquêtés utilisaient également les réseaux sociaux à cette fin.

³⁶⁵ MALINAS, Damien, *Portraits des festivaliers d'Avignon*, Presses Universitaires de Grenoble, Grenoble 2008, p. 198.

Les théories déterministes (d'inspirations marxistes notamment) affirment que les individus, en produisant des discours sur ce qu'ils font, en viennent à croire aux histoires qu'ils se racontent sur eux-mêmes et sur le sens de leurs actions. Or, à l'inverse, certaines approches considèrent que porter un intérêt aux façons dont les acteurs produisent des discours sur leurs pratiques, les manières qu'ils ont de les mettre en intrigue, ouvre un espace de compréhension sur ce qui fonde leurs expériences culturelles et leur identité de participants à la culture.

Ainsi, Paul Ricoeur³⁶⁶ inscrit le projet biographique de tout individu au cœur de son identité. Cette « identité narrative » permet selon lui d'articuler ce qui, en l'individu, permet le maintien identitaire (la « mêmété » du biologique et des déterminations sociales) et ce qui tient au contraire d'une identité changeante, ouverte et sans cesse renégociée (l'« ipséité » de la fidélité à soi-même construite dans la relation aux autres). Qualifier l'identité culturelle d'un individu, ses aptitudes autant que ses goûts, ne peut se limiter à examiner la liste des déterminants sociaux susceptibles d'orienter ses actions. Pierre Bourdieu³⁶⁷ se défie de l'« illusion biographique » poussant les individus à redonner un sens à leurs actions en leur donnant une cohérence individuelle qu'elles n'ont pas. Toutefois, il voit dans le concept d'habitus une interface entre l'identité sédimentée par l'habitude et les déterminations sociales (la « mêmété » chez Ricoeur) et la manifestation des capacités des individus à agir sur leur environnement, à changer (voir chapitre 1.2 section 1.2.7). En somme, l'habitus est à la fois ce qui détermine les actions individuelles et ce qui leur donne un sens, par incorporation. Dans l'article qu'il consacre aux travaux de Pierre Bourdieu et de Paul Ricoeur, Gêrôme Truc³⁶⁸ pointe ainsi cette proximité conceptuelle entre ces deux auteurs. Il souligne cependant combien, dans la pensée de Pierre Bourdieu, les procédés par lesquels les individus justifient leurs actions s'inscrivent dans une logique globale, visant à prêter sens à leur existence entière. Or, Paul Ricoeur conçoit bien davantage l'identité narrative sous l'angle de la pluralité des récits. Contradictoires, répétés, confus ou au contraire clarificateurs, ces derniers viennent au secours de la pluralité humaine pour prêter sens à des expériences parfois aléatoires :

³⁶⁶ RICOEUR, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris : Éditions du Seuil, 1990.

³⁶⁷ BOURDIEU, Pierre, *Le sens pratique*, *op. cit.*

³⁶⁸ TRUC, Gêrôme, « Une désillusion narrative ? De Bourdieu à Ricoeur en sociologie », *in Tracés*, n°8, 2005, p. 47-67.

« Quant à la notion d'unité narrative de la vie, il faut aussi y voir un mixte instable entre fabulation et expérience vive. C'est précisément en raison du caractère évasif de la vie réelle que nous avons besoin du secours de la fiction pour organiser cette dernière rétrospectivement dans l'après-coup, quitte à tenir pour révisable et provisoire toute figure de mise en intrigue empruntée à la fiction et à l'histoire. Ainsi, c'est à l'aide des commencements narratifs auxquels la lecture nous a familiarisés que, forçant en quelque sorte le trait, nous stabilisons les commencements réels que constituent les initiatives – au sens fort du terme – que nous prenons. »³⁶⁹

Là où l'ipséité instaure du désordre dans l'identité personnelle, l'identité narrative permet aux individus de rendre compte de leurs expériences en en dressant un récit qui soit communicable. En ce sens, la part communicable d'une expérience culturelle mobilise les deux facettes de l'identité des individus, en articulant à la fois ce qui autorise le maintien de soi et ce qui leur permet de se singulariser au sein de leurs semblables. Rendre compte de ses expériences culturelles ne se fait donc pas sous la forme d'un simple compte-rendu et engage, à des degrés divers, celui qui s'en fait le récit. Dans *Baudelaire. Un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, Walter Benjamin traduit ce fait ainsi :

« À la différence de l'information, le récit ne se soucie pas de transmettre le pur en-soi de l'événement, il l'incorpore dans la vie même de celui qui raconte, pour le communiquer, comme sa propre expérience, à celui qui écoute. Ainsi le narrateur y laisse sa trace, comme la main du potier sur le vase d'argile. »³⁷⁰

En échangeant sur leurs pratiques culturelles au moyen des réseaux sociaux, les étudiants livrent donc une part d'eux-mêmes. Et si ce qu'ils sont conditionne ce qu'ils disent de ce qu'ils font en matière culturelle, les dispositifs numériques démultiplient les occasions qu'ils ont de le faire au sein de leurs réseaux de sociabilité. On constate ainsi une très forte similitude entre les activités culturelles faisant l'objet de partages sur les réseaux sociaux par les étudiants interrogés et celles que partagent leurs proches (voir tableau 3.13 ci-dessous).

³⁶⁹ RICOEUR, Paul, *Soi-même comme un autre*, *op. cit.*, p. 191-192

³⁷⁰ BENJAMIN, Walter, *op. cit.*, p. 154.

Tableau 3.13 – Pratiques culturelles partagées sur les réseaux sociaux

	interrogés	proches
musique	39,8%	37,6%
cinéma	32,7%	34,4%
télévision	10,6%	15,1%
lecture	5,3%	4,2%
théâtre / danse	4,9%	3,2%
jeux vidéo	4,2%	2,5%
musée / expo	2,5 %	3,0%
Total	100%	100%

Seule la télévision semble marquer un écart significatif entre les étudiants et leurs proches, ces derniers étant plus nombreux (15% contre 10%) à en faire écho dans leurs publications sur les réseaux sociaux (peut-être un taux d'équipement inférieur en téléviseur chez les étudiants peut-il expliquer ce fait).

On constate, sur cet aspect du partage d'informations culturelles, une sensibilité particulière de la variable de mobilité géographique (voir tableau 3.14 ci-dessous)

Tableau 3.14 – Mobilité géographique (+ de 200 km) et partage d'informations culturelles sur les réseaux sociaux³⁷¹ (% en colonnes)

	partagent	ne partagent pas	Marge
mobiles	29,5	16,7	24,9
non mobiles	70,5	83,3	75,1
Total	100,0	100,0	100,0

Ainsi, 29,5% des étudiants mobiles déclarent partager des informations culturelles sur les réseaux sociaux, alors qu'ils ne représentent que 25% de l'échantillon. Inversement, plus de 83% des étudiants déclarant ne pas partager d'informations à caractère culturel sont non mobiles, alors que cette fraction compte pour 75% de cette catégorie. La distance géographique, cette fois, peut expliquer la nécessité qu'il y a de rendre compte à des proches que l'on ne côtoie plus régulièrement de ses activités culturelles. L'examen détaillé des pratiques faisant l'objet de ces partages renseigne plus clairement encore sur les effets de la mobilité géographique (voir tableau 3.15).

³⁷¹ Réponses à la question « Sur ces réseaux sociaux, vous partagez avec vos contacts des informations sur vos pratiques culturelles ? »

Tableau 3.15 – Mobilité géographique (+ de 200 km) et pratiques culturelles partagées sur les réseaux sociaux³⁷² (% en colonnes)

	NR	théâtre danse	musée expo	lecture	cinéma	musique	TV	jeu vidéo	marge
non réponses	2,6	14,3	14,3	6,7	9,7	10,6	13,3	-	8,0
mobiles	17,1	28,6	57,1	33,3	25,8	24,8	20,0	8,3	22,9
non mobiles	80,3	57,1	28,6	60,0	64,5	64,6	66,7	91,7	69,1
Total	100,0	100,0	100,0	100,0	100,0	100,0	100,0	100,0	100,0

On trouve ainsi confirmation du fait que cette question du partage autour des pratiques culturelles sur les réseaux sociaux concerne moins les étudiants n'ayant jamais éprouvé les effets d'une mobilité géographique que les autres dans la surreprésentation de cette fraction de l'échantillon dans les non-réponses (80 % contre 69 % pour l'ensemble).

Les pratiques des sorties les plus valorisées socialement, telles que le théâtre et la danse ou le musée et les expositions font, proportionnellement, davantage l'objet de ces formes de sociabilités numériques que les autres. On dénombre donc près de 29% des étudiants déclarant partager des informations sur le théâtre et la danse parmi ceux qui sont mobiles, proportion qui monte à 57 % dans les rangs de ceux qui déclarent échanger sur les réseaux sociaux autour du musée et des expositions. Cela représente une très nette surreprésentation par rapport à l'ensemble des étudiants mobiles, comptant pour 23 % de l'échantillon. Cette surreprésentation se retrouve également de façon marquée pour la lecture (33%) et, plus modérément, pour la musique et le cinéma. En revanche, elle disparaît lorsqu'il s'agit d'échanger sur la télévision, et s'inverse totalement en matière de jeu vidéo (près de 92 % des étudiants déclarant échanger sur les jeux vidéo étant non mobiles). Il convient cependant de conserver à l'esprit le fait que cette variable ne concernant qu'une minorité de l'échantillon (55% de non réponses), les catégories n'agrégeant que peu de réponses telles que le jeu vidéo (4,2%), le théâtre ou la danse (4,9%) voient leurs variations être très marquées du fait du comptage d'un seul individu.

Les étudiants mobiles font donc plus que les autres le récit de ce qu'ils ont lu, vu et entendu. Non pas tant du fait d'un éclectisme culturel plus marqué (voir plus avant) mais

³⁷² Réponses à la question « Sur ces réseaux sociaux, vous partagez avec vos contacts des informations sur vos pratiques culturelles ? / Il s'agit plutôt de : cinéma / lecture / musique / télévision / jeux vidéo / théâtre – danse / musée – exposition ».

parce que la distance géographique, pour une part, et la nécessité de tenir informés ses proches de celui que l'on devient en consommant certains objets culturels se fait plus forte.

Cette nécessité devient, sans surprise, plus importante à mesure que le nombre de pratiques suivies augmente, comme en témoigne le tableau 3.16 (page suivante) faisant la synthèse des croisements entre partage d'informations culturelles sur les réseaux sociaux et scores d'éclectisme culturel.

Tableau 3.16 – Partage d'informations sur les pratiques culturelles en réseau et scores d'éclectisme culturel (% en colonnes)

	ne partagent pas	partagent	marge
score d'éclectisme pour les pratiques de sorties			
Score inférieur à 2	47,2	27,5	34,1
Score médian de 3 et 4	37,5	45,8	43,0
Score supérieur à 4	15,3	26,8	22,9
Total	100,0	100,0	100,0
Score d'éclectisme pour les pratiques numériques			
Score inférieur à 4	26,4	25,4	25,7
Score médian de 4 à 6	45,8	27,5	33,6
Score supérieur à 6	27,8	47,2	40,7
Total	100,0	100,0	100,0
Score d'éclectisme pour les genres cinématographiques³⁷³			
Score inférieur à 3	72,3	47,7	56,4
Score médian de 3 à 6	23,4	34,9	30,8
Score supérieur à 6	4,3	17,4	12,8
Total	100,0	100,0	100,0

Ceux qui partagent des informations sur leurs pratiques culturelles cultivent plus que les autres des goûts éclectiques, y compris en termes de genres cinématographiques par exemple. La diversité des pratiques ne fait pas que multiplier les occasions de partages réflexifs (sur ce qui a conduit à choisir telle œuvre plutôt qu'une autre, sur ce que l'on a pensé, sur la recommandation que l'on peut en faire), elle impose également des moments

³⁷³ Ce score a été composé en attribuant un score de points aux réponses, recomposées, aux questions 9 à 11 portant sur les genres de films visionnés sur VHS/DVD, en ligne ou en téléchargement.

de rassemblement identitaire. En effet, les hiérarchies culturelles ne cèdent pas totalement le pas face à l'éclectisme culturel, cela a été dit plus avant (voir section 3.1.4), et les pratiques culturelles des étudiants en portent la marque (voir tableaux 3.3 et 3.8). Déroger à ces hiérarchies en entretenant des goûts éclectiques impose une forme de « justification » variable selon l'horizon du partage réflexif. Dans le cercle de ses proches et dans le cadre du développement d'une forme d'intimité, l'examen de ses goûts, leur mise en cohérence et leur réexamen sont à la fois plus confiants et plus exigeants (voir également chapitre 2.2, section 2.2.5). Dans les cercles des relations de liens faibles, cette justification intervient plutôt sur le mode de la dispute et du débat, en convoquant des formes de récits de soi non moins élaborées mais plus disparates. La forme conversationnelle des réseaux sociaux et des dispositifs du web social est alors utilisée à des fins de « réflexivité discursive », aidant les individus à construire leurs réceptions des œuvres fréquentées *via* les collaborations qu'ils nouent avec d'autres spectateurs ou auditeurs.

Laurent Jullier et Jean-Marc Leveratto, examinant les évolutions modernes et postmodernes de la cinéphilie, voient ainsi dans les technologies numériques un vecteur d'individualisation de la passion pour le cinéma autant que de constitution d'un savoir partagé sur les films. La conversation y occupe une place centrale, parce qu'elle se trouve déjà au cœur de l'activité de réception cinématographique :

« La *conversation* ne doit pas simplement être envisagée comme l'échange verbal rituel, au sens d'habituel, qui clôt le cours d'action du spectacle cinématographique. Engageant le corps de celui qui parle, elle désigne l'*activité de ritualisation des émotions* constitutive de la réception cinématographique en tant que phénomène collectif. »³⁷⁴

Ainsi, les technologies numériques ne se contentent pas de favoriser l'éclectisme cinéphilique du fait de la mise à disposition d'un plus grand nombre de films aussi bien nouveaux que patrimoniaux. Elles personnalisent la consommation des films (dvd, diffusion à la demande et/ou en ligne) et démocratisent l'expertise cinéphilique en autorisant la publication du jugement de ces cinéphiles. Cette expertise porte moins sur le matériau filmique en lui-même que sur la réception qui en est faite (la compréhension que

³⁷⁴ JULLIER, Laurent, LEVERATTO, Jean-Marc, *Cinéphiles et cinéphilies*, Paris : Armand Colin, 2010, p. 26.

l'on a du film, les émotions qu'il a suscitées, le jugement d'appréciation qu'on lui porte, la crainte ou la joie de voir ces éléments être partagés ou non par les autres). Mais comme toute expertise, elle se paie au prix du doute et du sentiment de risque (voir plus avant section 3.1.3).

*

* *

Les usages culturels des réseaux sociaux, et plus généralement du web social, portent en eux les germes du doute identitaire autant que les moyens de le réduire en offrant la perspective aux individus de donner de la cohérence à leurs rapports éclectiques aux objets culturels, ou tout au moins des moyens de les interroger dans l'échange avec autrui. Une excellente illustration de ce fait est incarnée par le site collaboratif *senscritique*³⁷⁵. En effet, ce dernier repose sur un principe simple : proposer aux internautes de s'affilier à un réseau social leur permettant de noter les films, séries télévisées, romans, bandes dessinées et jeux vidéo dont ils ont connaissance. En créant un profil sur ce site (voir illustration 3.1 page suivante), chaque internaute commence d'abord par créer un réseau de contacts (ses éclaireurs), le plus souvent en cherchant des connaissances déjà inscrites sur ce réseau. L'étape suivante consiste à attribuer des notes aux œuvres connues, ou que les éclaireurs ont déjà notées. Puis, la possibilité est donnée de suivre les amis de ses amis, et plus largement des utilisateurs ayant noté ou critiqué des œuvres connues. Enfin, il est possible de produire une critique pour l'œuvre de son choix, critique qui sera mise à la disposition de chacun, éventuellement notée et commentée (voir illustration 3.2).

³⁷⁵ Le site web *www.senscritique.com* a été lancé en 2010 par trois associés, Clément Apap, Guillaume Boutin et Kévin Kuipers, au moyen de la société de création de portails Internet KAB.

Figure 3.2 – Page de critique du film « Les petits mouchoirs » créée par un utilisateur de Senscritique

The screenshot shows a user review on the Senscritique website. The review is titled "Critik !" and is by user "Pyramid" from September 30, 2010. The text of the review discusses the film's touching nature, the quality of the acting, and the director's camera work. It includes a "J'aime" button and a progress bar showing 15 likes. Below the review, there are several user comments from other members, such as "GagReathle" and "seokoer", who also praise the film. On the right side, there is a section for the film "Les Petits Mouchoirs" with a poster, the director's name (Guillaume Canet), the main cast (Marion Cotillard, François Cluzet, Benoît Magimel), the genre (Comédie dramatique), and the release date (October 20, 2010). Below this, there are recommendations for other works and members, including "Par Bigorneau", "Par virginies", "Par Eugenia", "Par yomz", and "Par melie".

Cet inventaire des œuvres (appréciées ou non) comprend deux fonctions essentielles. Il permet en premier lieu de dresser un portrait de soi en répertoriant de manière exhaustive l'ensemble des pratiques du cinéma, de la télévision, de la littérature et du jeu vidéo. *Senscritique* devient alors un catalogue, un carnet de souvenirs de tout ce qui a pu être vu, lu ou joué, un album illustré d'une carrière de spectateur, de lecteur et/ou de joueur. Mieux encore, il permet de modéliser les « collections » par des graphiques (voir figure 3.1 page précédente) et offre ainsi aux utilisateurs une vision inédite et synoptique de leurs pratiques culturelles et de celles de leurs contacts. Ce site occupe une place similaire aux

boites pleines des tickets de cinéma de toute une vie soigneusement conservés, comme aux étagères débordantes de livres et de DVD, en proposant une bibliothèque virtuelle des dernières œuvres notées ou commentées (voir figure 3.1 page précédente). Il dresse ainsi un portrait culturel de l'individu. Et c'est sur ce dernier que se fonde la seconde fonction principale de *senscritique.com*, visant à se constituer en réseau de sociabilités culturelles. Les catalogues, graphiques et pourcentages produits par les notes données aux œuvres contribuent à créer un résumé culturel de l'individu propre à lui permettre de se mettre en scène vis à vis des autres utilisateurs (ses éclaireurs et ses abonnés). Au-delà, il offre la possibilité de calculer un taux d'affinité culturelle avec d'autres utilisateurs.

Figure 3.3 – Taux d'affinité entre deux utilisateurs de *Senscritique*



En dehors de ce fonctionnement collaboratif et affinitaire, permettant de partager ses goûts et de prendre connaissance de ceux des autres, l'application *senscritique* repose sur la création de listes (voir figure 3.4).

Figure 3.4 – Page de description d'une liste de films créée par un utilisateur de *Senscritique* intitulée « L'affiche est jaune, ce sera donc indépendant »

The screenshot shows a list page on Senscritique. At the top, there is a yellow square icon and the title 'L'affiche est jaune, ce sera donc indépendant' in large black font. Below the title, it says 'Par shadoko' and '295 membres sur 296 ont apprécié cette liste'. A text box contains the following text: 'Constatation faite devant les salles de cinéma, aux abris des arrêts de bus, dans les bacs des médiathèques et autres enseignes culturelles ainsi que dans les stations de métros et de RER. On peut dire que ça vaut presque pour les affiches oranges/orangées même si c'est moins flagrant. N'hésitez pas à suggérer des titres de films indépendants et qui, comme par hasard, ont une affiche jaune / jaune-orange.' Below this, there are three numbered items in a list:

Rank	Movie Title (Year)	Director	shadoko Rating	Moi Rating	Actions
1	Little Miss Sunshine (2006)	de Jonathan Dayton	8	7	A, Heart, Menu
2	(500) jours ensemble (2009)	de Marc Webb	-	8	A, Heart, Menu
3	La Famille Jones (2010)	de Derrick Borte	-	-	A, Heart, Menu

Ces listes, créées par l'utilisateur ou par ses contacts, permettent non seulement de noter les œuvres (celles qui ont été répertoriées par catégories par soi ou autrui), mais également de réfléchir aux classements et aux catégories employées. L'expertise et la réflexivité des utilisateurs ne s'exercent donc pas uniquement sur leurs propres actes de jugements et de classements, mais bien encore sur celles publicisées par leurs réseaux de sociabilité. Les catégories employées, arbitraires, reflètent l'activité interprétative des publics et les rapprochements qu'ils sont susceptibles de faire entre les œuvres qu'ils ont appréciées ou non. Ces listes peuvent être construites sur différents types de critères : sur des critères cinématographiques (« Petits délices de l'horreur cinématographique »), sur des émotions ressenties (« Je suis un homme, je pleure pas, ou alors un tout petit peu », « J'ai pris un claque »), sur des types de publics (« Cliché de la fille qui regarde un film dans son lit avec un pot de crème glacée), ou sur des critères plus personnels et plus originaux (« Les films

pour pécho une bobo », « Comment j'ai appris à haïr les enfants, à cracher sur leurs tombes et à brûler les ailes des moineaux en hurlant leur nom à l'envers »). Elles permettent de donner de la cohérence à des expériences disparates, en manipulant des souvenirs marqueurs d'une identité passée. Emmanuel Ethis signale combien ces processus d'agencements sont déterminants pour saisir ce qui fait sens pour les individus :

« Il est apparu que les individus sont intimement attachés à un monde fictionnel qu'ils tentent de se façonner dans leur espace privé, un monde que l'on peut découvrir aisément si, au lieu de se demander quels sont les objets qui sont présents dans notre espace privé, on se demande plutôt qu'est-ce que tous ces objets fabriquent les uns avec les autres [...] »³⁷⁶

En offrant la possibilité aux individus de se souvenir de ce qu'ils ont appris et ressenti aux contacts d'œuvres cinématographiques, littéraires, télévisuelles, graphiques ou bien encore vidéoludiques, des dispositifs tels que le site *senscritique* leur donnent une maîtrise accrue de leurs expériences culturelles. Cette maîtrise ne doit pas être entendue dans le sens d'une recherche moderne de « performance » et de perfection feinte, telle que l'entendait notamment Johan Huizinga, avec qui ce chapitre a été ouvert³⁷⁷. Au contraire, cette maîtrise a bien à voir avec le jeu, la mise à distance émotionnelle dans une perspective identitaire narrative. En cherchant à (se) raconter ce qu'ils sont, ce qu'ils ont été et ce qu'ils ont aimé, les individus qui échangent sur leurs pratiques culturelles *via* les technologies numériques introduisent du doute et de l'interrogation au cœur de leurs rapports à la culture. Et, de fait, lorsque le jeu ne se résume pas à l'incorporation de routines et d'automatismes sociaux, il dote les individus de ressorts réflexifs, comme le chapitre qui suit se propose de le démontrer.

³⁷⁶ ETHIS, Emmanuel, *Les spectateurs du temps*, *op. cit.*, p. 242.

³⁷⁷ Dans son ouvrage *Homo Ludens*, Johan Huizinga conclut sur une note pessimiste en estimant que la culture des sociétés contemporaines est polluée par la recherche des sensations fortes, la perte du « sens du jeu » au profit de la « tricherie ».